

Juan Nadal Cañellas
de l'Académie Royale d'Histoire

Chypre et Majorque,
deux bastions de la chrétienté méditerranéenne,
unis par l'imposante figure de Raymond Lulle

CONFÉRENCES ANNUELLES 22
à la mémoire de Constantinos Leventis
Nicosie 2013

C'est grâce à l'intérêt de la Fondation Anastasios G. Leventis que ce livret sur Raymond Lulle, Majorque et Chypre a pu être publié. De son côté, Mme Jacqueline Karageorghis a accepté de revoir, avec grand soin, le français de mon texte. Je veux lui exprimer ici toute ma sincère reconnaissance.

J. N. C.

© Fondation Anastasios G. Leventis
Nicosie 2013

Vol: ISBN 978-9963-560-98-1
Series: ISBN 978-9963-560-14-1
Design: Appios Communications
Imprinta Printers & Publishers

Chypre et Majorque,
deux bastions de la chrétienté méditerranéenne,
unis par l'imposante figure de Raymond Lulle

Nos deux îles, placées aux extrémités opposées de la Méditerranée, appelées, après la chute de l'Empire romain païen, à jouer le même rôle de gardiennes du christianisme, ont traversé au Moyen Âge des situations similaires. Majorque, en 1228, après quatre cents ans de dépendance musulmane, réussit à expulser les envahisseurs grâce à la reconquête de l'île par Jacques I^{er} le Conquérant, roi d'Aragon. Chypre, arrachée en 1191 à l'Empire romain d'Orient, puis soumise à des dominations européennes étrangères, tomba en 1571 sous la domination turque, sous laquelle elle subit de nombreuses vicissitudes, pour être, aujourd'hui encore, divisée entre chrétiens orthodoxes et musulmans.

La principale menace pour la civilisation européenne après l'invasion des territoires de l'Empire romain chrétien par les barbares du Nord, qui, eux, cependant furent bientôt romanisés, découla de l'expansion musulmane. L'Islam envahit l'Europe par le sud, dans sa partie ouest et dans sa partie est, la prenant telle une tenaille entre ses pinces. Au début du VIII^e siècle (711 apr. J.-C.) il pénétra en Espagne et y demeura sept cent quatre-vingts ans. De l'autre côté de la Méditerranée, à Byzance, les affrontements avec les musulmans commencèrent en l'an 634 et ne prirent fin qu'avec l'échec du second siège de Constantinople, en 718, qui arrêta l'expansion arabe jusqu'alors galopante en Anatolie. Mais les affrontements avec l'Islam continuèrent jusqu'à l'infortunée chute de la cité impériale, le 29 mai 1453.

Les peuples d'Europe, au fil des siècles, n'ont cessé de lutter pour éviter de tomber sous la domination islamique ou pour s'en libérer. Les derniers qui y sont parvenus ont été, il y a deux cents ans, les diverses nations des Balkans. Mais en ce moment nous pouvons nous demander, je crois, si l'Islam n'a pas entrepris une nouvelle invasion de l'Europe. Actuellement 44 138 000 musulmans vivent sur notre continent et on prévoit qu'en 2030 ils seront plus de cinquante-huit millions. Il est donc justifié de se demander si nos dirigeants se rendent compte de ce fait et pourquoi ils ne prennent pas les mesures nécessaires pour assurer la défense de notre patrimoine, base de notre civilisation.

Or, il y a quelques siècles, un homme clairvoyant avait exactement prévu cette situation, dont on pouvait distinguer les signes avant-coureurs à l'époque, et avait consacré toute sa vie à lutter pour se faire entendre des puissants de la terre afin qu'ils agissent en conséquence pour prévenir la menace. Originaire de Majorque, il vint à Chypre pour y

préparer sa campagne. Cet homme était Raymond Lulle (Fig. 1), une des personnalités les plus géniales, les plus audacieuses et les plus entreprenantes du Moyen Âge européen.

Raymond Lulle était né en 1235 à Majorque, cette île qui, pendant presque quatre cents ans, avait appartenu à l'Empire romain d'Orient¹, mais qui était alors de nouveau un royaume chrétien, repris aux musulmans par Jacques I^{er} d'Aragon le 31 décembre 1229. Dès son jeune âge, Raymond fréquenta la cour du royaume majorquin (Fig. 2) et se lia d'amitié avec l'Infant Jacques, futur Jacques II de Majorque, de huit ans plus jeune que lui. Jacques II, devenu roi en 1276 à la mort de son père, l'avait nommé sénéchal et majordome². Bien que

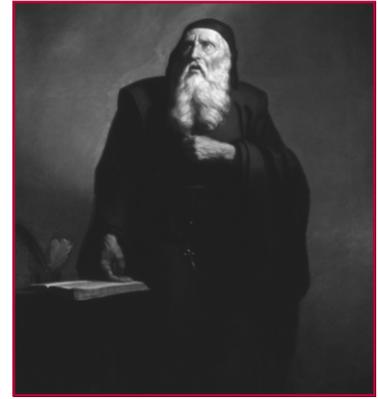


Fig. 1: Raymond Lulle par Richard Anckermann, 1870. Mairie de Palma de Majorque.

¹Après la chute de l'Empire romain d'Occident, Majorque a fait partie, entre 455 et 534, du royaume des Vandales, tribu germanique qui s'était créé un vaste empire dans la Méditerranée occidentale. Mais dès l'année 534, Majorque s'unit à l'Empire byzantin alors que Justinien I^{er} (527-565), empereur de l'Empire romain d'Orient, entreprenait la *Renovatio Imperii* qui présupposait l'expansion de son empire dans toute la Méditerranée. Apollinar, général sous les ordres du grand stratège Bélisaire, conquiert alors les îles Baléares et les intègre dans l'Empire. Après l'expulsion des Byzantins de la péninsule ibérique et de l'Afrique du Nord, Majorque resta isolée. Ainsi, entre 698 et 903, les îles Baléares, quoique faisant théoriquement partie de l'Empire, ont joui d'une grande indépendance politique et administrative. Au cours de ces années, les petites communautés chrétiennes majorquines subirent de nombreuses attaques de la part des musulmans et des Normands, jusqu'à ce que, en 903, Majorque fût rattachée au monde islamique après une conquête rapide qui ne rencontra la résistance des chrétiens byzantins que dans quelques châteaux comme celui d'Alaró, qui résista pendant plus de huit ans. À partir de ce moment-là, les Baléares sont devenues les îles orientales d'al-Andalous. Après l'effondrement du Califat de Cordoue, les royaumes de Taifas, plus faibles, se sont partagé son territoire, alors que reprenait avec force la *Reconquista* chrétienne. Dans le but de récupérer quelques terres d'Espagne en faveur des chrétiens, Jacques I^{er} d'Aragon s'empara de Majorque en 1229, île qui, d'après son testament, constituera un royaume indépendant. Il en octroya la couronne à son second fils, le futur Jacques II de Majorque.

² Pour la signification et l'importance de ces fonctions à la cour, voir: ISABEL SÁNCHEZ CASABON, «Los cargos de Mayordomo, Senescal y Dapifer en el reinado de Alfonso II de Aragón», dans *Aragón en la Edad Media*, VIII, «Al profesor Emérito Antonio Ubieto Arteta en homenaje académico», Universidad de Zaragoza, Facultad de Filosofía y Letras, Departamento de Historia Medieval, Zaragoza 1989, pp. 599-610.



Fig. 2: Palais des Rois de Majorque à Palma.

marié avec Blanche Picany, de qui il avait eu deux enfants, Raymond menait une vie dissolue. Mais, à l'âge de trente deux ans, il changea radicalement. D'après ce qu'il rapporte dans sa *Vita*, il eut par trois fois la vision du Christ crucifié qui lui demandait de quitter le monde et de se consacrer entièrement à la conversion des infidèles³. S'étant d'abord retiré dans une grotte pour se consacrer à la méditation, il affirma y avoir reçu une illumination divine⁴ qui l'incita à écrire un livre pour convertir les infidèles, un livre qui devait être le meilleur livre du monde (Fig. 3). En même temps, cette illumination lui dévoila la manière dont ce livre devait être composé, d'un point de vue structurel, non doctrinal. De là est né *l'Art combinatoire* lullien, une méthode rationnelle visant à prouver les vérités révélées.



Fig. 3: La grotte de Raymond Lulle au mont Randa de Majorque.

Le fait miraculeux de son illumination a été relaté par Raymond dans le récit de sa *Vita*, un texte qu'il dicta, aux alentours du mois de septembre 1311, à un moine de la chartreuse de Vauvert, près de Paris. Il est représenté dans une des miniatures du manuscrit appelé *Breviculum de Karlsruhe*, un codex magnifiquement enluminé, commandé par le médecin de la cour royale de France, Tomas le Myésier, disciple de Lulle, et destiné à être offert à la reine Jeanne, épouse de Philippe le Bel⁵. Au folio IV, on voit Raymond sur la montagne de Randa, à Majorque, recevant l'inspiration céleste pour son *Art*. Au dessus de sa personne on peut lire cette prière: «Dieu qui, par ta grâce, m'as révélé aujourd'hui les principes substantiels et accidentels de toute chose, principes selon lesquels tu m'as enseigné à faire ces deux figures, accorde-moi...».



Fig. 4: Figure de *l'Art combinatoire*.

Raymond fait allusion ici à des figures (Fig. 4). Ce sont les figures de son *Art* qui,

³ *Vita Beati Raimundi Lulli*, n° 2-5, p. 46-48.

⁴ «intravit cor eius vehemens et implens quoddam dictamen mentis», *ibid.*, n° 6, p. 48.

⁵ Bibliothèque de Karlsruhe, ms Sanct Peter, perg. 92.

matériellement, se réduit à un mécanisme, construit à l'aide de représentations géométriques et de cercles concentriques qui se combinent pour montrer la correspondance et parfaite harmonie des trois ordres de l'existence: Dieu, homme, monde. Au centre du premier de ces cercles se trouve la lettre «A» qui représente Dieu; dans la périphérie du cercle se rencontrent selon l'ordre alphabétique seize autres lettres de l'alphabet, qui représentent autant d'attributs divins que Lulle appelle aussi «dignités divines». Chacun de ces attributs se trouve réuni à la lettre centrale «A» et aux autres attributs par des droites qui font du cercle un tissu très compliqué de lignes entrecroisées. Ces seize attributs - qui dans des œuvres lulliennes postérieures se réduiront à neuf - servent à former les quatre figures principales et peuvent être combinées de 120 façons différentes. De cette manière, l'*Art* de Lulle se présente comme un essai de métaphysique et une méthode déductive ayant pour finalité de fonder sur l'unité une science universelle applicable à toutes les connaissances.

Les principes absolus s'identifient avec les dignités divines et, puisque celles-ci ne sont connues que par les empreintes qu'elles ont laissées dans le monde créé, l'homme doit s'élever progressivement en partant du monde sensible jusqu'à découvrir Dieu (ascension de l'intelligence). Une fois les «dignités divines» contemplées, l'intelligence descend à son tour jusqu'au monde de la contingence (descente de l'intelligence). Ce double mouvement, ascendant et descendant, revêt une importance capitale. Il permet au système lullien d'éviter d'être considéré comme rationaliste et de vouloir soumettre la foi à la raison. La descente de l'intelligence, en fait, présuppose l'ascension de celle-ci jusqu'à Dieu, et ceci se fait par la foi⁶. Et puisque nous nous sommes référés à l'*Art combinatoire* de Lulle, ajoutons un mot

⁶ L'*Art* lullien a été, dans certains cercles, spécialement proches de l'ordre dominicain, qualifié d'hérétique à cause de sa doctrine sur la foi et la science, alors que Maître Raymond a enseigné, sans être critiqué, vers la fin 1287, son *Ars generalis* à la Sorbonne, à la demande du chancelier Bertrand. Également, le 26 octobre 1290, le père général des franciscains, Raimond Godefroy, recommandait par lettre l'enseignement de Lulle aux provinciaux d'Italie et quarante maîtres et bacheliers de l'Université de Paris accordaient, le 10 février 1310, l'approbation de sa doctrine que le 2 août de la même année Philippe le Bel proposait par lettre à toute la chrétienté. Le porte-étendard de l'antilullisme a été l'inquisiteur général d'Aragon, le dominicain Nicolas Eymeric qui, vers 1357, a rédigé un catalogue des propositions hérétiques de Lulle. On a cependant démontré qu'absolument tous les passages incriminés ont été altérés sous l'effet de la malveillance antilullienne d'Eymeric (cf. J. PERARNAU, *De Ramon Llull a Nicolau Eymeric*, Facultat de Teologia, Barcelone 1997). Sur l'orthodoxie de Lulle il existe une abondante bibliographie; on peut consulter les articles suivants: J. STOHR, «Las 'Rationes Necessariae' de R. Lulle a la luz de sus últimas obras», *SL* 20 (1976) 5-52; B. M. XIBETA, «El presumpte racionalisme de Ramon Llull», *SL* 7 (1963) 153-165; ID., «La doctrina del Doctor Iluminado B. R. Lulle sobre la demostrabilidad de los dogmas, juzgada a la luz de la historia y de la sagrada teología», *SMR* 1 (1947) 5-32; B. MENDIA, «El B. R. Llull vindicado de la nota de racionalismo», *SMR* 11 (1954) 135-152; J-I. SARANYANA, «Fe religiosa i realisme en la perspectiva lul·liana», *Actes del Congrés Intercultural sobre Ramon Llull*, Andorra, 14-16 de maig de 2009, pp. 1-12.

seulement pour noter que ce système lullien de recherche de la vérité au moyen de cercles concentriques et de combinaisons de lettres, qui a séduit des personnages renommés tels que Nicolas von Cues, Giovanni Pico della Mirandola, Cornéli Agripa von Nettesheim, Jacques Lefèvre d'Étaples et Giordano Bruno, et qui a été développé dans les travaux de Leibniz au XVII^e siècle⁷ et de George Boole vers le milieu du XIX^e⁸, peut être considéré, avec raison, comme un antécédent génial à la logique mathématique moderne, utilisant un langage artificiel, dans lequel les signes se substituent aux opérations du langage commun. En plus, la quatrième de ses figures apparaît comme une machine à calculer rudimentaire, et même à penser⁹.

Il n'est pas inutile de nous référer au système lullien pour rechercher la vérité des dogmes lorsque nous allons parler des contacts de Raymond avec le monde grec et avec Chypre en particulier. Comme nous allons le voir, Raymond Lulle se fixera la tâche de régler les différends qui séparent les chrétiens d'Orient des chrétiens d'Occident, et pour cela il devra chercher où se trouve la vérité sur les questions en litige. D'où la fonction de l'*Ars inveniendi veritatem* que le Docteur Illuminé, comme l'appelaient ses disciples, appliquera aux débats entre les savants des deux parties de la chrétienté.

Raymond, après avoir reçu l'illumination et changé de vie, ne s'attaqua pas tout de suite à la question de l'unité des chrétiens. Quelques érudits modernes s'en étonnent, en particulier à cause du fait que Raymond ne sembla pas s'être intéressé à un événement remarquable de son époque, l'assemblée illusoirement unioniste qu'a été le Concile II de Lyon, qu'il ne mentionna dans aucune de ses œuvres.

⁷ Sa *Dissertatio de arte combinatoria*, de 1666, est la meilleure critique et le meilleur hommage que Lulle ait jamais reçus. Elle lui reconnaissait le mérite d'avoir appliqué ses idées aux exigences de la science moderne. Les sources de l'admiration du jeune Leibniz pour l'*Art combinatorio* de Lulle sont à chercher dans les écrits du célèbre jésuite allemand Athanase Kircher (voir G. GABRIELI, «Carteggio kircheriano», *Atti della Reale Accademia d'Italia. Rendiconti della classe di scienze morali e storiche*, série VII, vol. II [1940] pp. 10-17; J. E. FLETCHER, «A brief Survey of the unpublished Correspondence of A. Kirchner, S. I.», *Manuscripta* 13 [1969] 150-160) et ceux de l'Espagnol, également jésuite, Sebastián Izquierdo (R. CEÑAL, «El P. Sebastián Izquierdo y su 'Pharus scientiarum'», *Revista de Filosofía* 1 [1942] 127-154; Id., *La combinatoria de Sebastián Izquierdo*, Madrid 1974), l'un et l'autre défenseurs inconditionnels de la pensée et du système de Raymond Lulle.

⁸ Voir son introduction au texte *The mathematical Analysis of logic*, édition digitale, Cambridge University Press, New York, 2009.

⁹ La méthode lullienne a eu aussi des adversaires, comme Rabelais, Gerson, Bacon de Verulam, Descartes, qui, nonobstant, doit beaucoup à la pensée de Raymond Lulle, et autres. Aujourd'hui, cependant, son système est généralement reconnu comme une invention géniale dans les limites qu'imposaient son époque et le but que poursuivait Lulle. Sur Raymond Lulle comme précurseur de l'informatique moderne on peut consulter: E. W. PLATZECK, «La combinatoria lulliana», *Revista de Filosofía* 12-13 (1953-1954) 575-609; Id., *Raimund Lull. Sein Leben. Seine Werke. Die Grundlagen seines Denkens*, deux volumes, Dusseldorf 1962; Id., «Gottfried Wilhelm Leibniz y Raimundo Lulle», *SL* 16 (1972) 129-193; J. CARRERAS I ARTAU, *De Ramón Lulle a los modernos ensayos de una lengua universal*, Barcelone 1946; A. H. MARÓSTICA, «Ars combinatoria and time: Llull, Leibniz and Peirce», *SL* 32 (1992) 105-134; E. COLOMER I POUS, «De Ramon Lulle a la moderna informàtica», *SL* 22 (1979) 113-135; T. SALES, «La informàtica moderna hereva intel·lectual del pensament de Lulle», *SL* 38 (1998) 51-61.

Nous pensons qu'il y a à cela une explication assez plausible. La conversion de Raymond eut lieu vers 1263 ou 1264. Par la suite, il demeura à Majorque, convaincu qu'il lui fallait se préparer pour la mission que Dieu lui avait confiée. Celle-ci était, dans son esprit, bien définie: travailler à la conversion des musulmans et subir le martyre pour l'amour de Jésus-Christ. Il commença par acheter un esclave arabe pour qu'il lui apprît la langue et se mit à fréquenter le couvent des franciscains et le *Studium arabicum*, qui avait été fondé dans la Ville de Majorque par un frère dominicain, Miquel de Fabra, peu après la conquête de l'île par Jacques Ier d'Aragon, en 1229. Il voulait connaître à fond la religion de l'Islam. De fait, nous sont restées les notes qu'il a prises lorsqu'il étudiait la *Logique des Maqasid al-Falasifa* (*Les tendances de philosophes*) d'Algazel¹⁰. Cette préparation lui prit dix ans¹¹. Il ne quitta l'île que pour faire un pèlerinage au fameux sanctuaire de Notre-Dame de Rocamadour¹², étape marquante sur le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle qu'il visita par la suite¹³, et pour aller à Montpellier, où il se rendit vers la fin 1274 ou début 1275, appelé par son ami, l'Infant Jacques, héritier du royaume de Majorque.

Le séjour dans les domaines français de la couronne d'Aragon lui fut sans doute de grande utilité. Les franciscains aussi bien que les dominicains avaient là des *Studia* pour l'étude de la théologie, et il ne faut pas oublier que Montpellier était aussi le siège d'une faculté de médecine réputée. Il put avoir des relations avec les savants musulmans qui, à Montpellier, étaient libres d'exercer leur profession. Cela fut donc la première grande occasion qu'eut Raymond de découvrir l'Europe et le reste du monde connu et de s'informer sur les événements marquants de son époque.

¹⁰ Voir S. GARCÍAS PALOU, *Ramón Lulle y el Islam*, Palma de Mallorca 1981, p. 38 et notes 16-20.

¹¹ *Cumque venisset illuc (ad civitatem suam Maiorcarum), relictis ritibus solemnioribus quibus usque tunc usus erat, assumpsit sibi vilem habitum de panno quod ipse invenire poterat grossiore et sic in eadem civitate didicit parum de gramatica emptoque sibi ibidem quodam Sarracenum linguam arabicam didicit ab eodem. Deinde post annos novem...* (*Vita Beati Raimundi Lulli*, n° 11, p. 50). Aux neuf années dont parle ici Raymond, ajoutons l'année de son pèlerinage aux sanctuaires que nous allons citer par la suite. On peut donc compter en tout dix ans de préparation.

¹² La tradition dit qu'Amador était un saint homme qui aurait débarqué en Gaule avec Lazare, Marthe et Marie. Il les quitta pour chercher la solitude qu'il trouva au pied d'un rocher escarpé devenu Roc-Amadour. La statuette de la Vierge Marie que lui avait façonnée Zachée devint l'objet d'un culte marial célébré aujourd'hui encore. Rocamadour est un des lieux de pèlerinages les plus fréquentés depuis des siècles et l'est encore maintenant. Autour de ce sanctuaire se sont tissées beaucoup de légendes comme par exemple celle de l'épée de Roland, Durandal, apportée en ce lieu par l'archange saint Michel.

¹³ *Abiit, cum intentione nunquam revertendi ad propria, ad Sanctam Mariam de Ruppis Amatore, ad Sanctum Iacobum, et ad diversa alia loca sancta, causa Dominum exorandi et sanctos suos pro directione sua in illis tribus que Dominus, ut supra dicitur, immiserat in cordi suo,* (*Vita Beati Raimundi Lulli*, n° 9, p. 50). D'après ce qui est dit ici, Raymond partait dans l'intention de ne plus retourner à Majorque et d'aller continuer ses études à la Sorbonne. Ce fut saint Raymond de Penyafort, confesseur du roi Jacques I, qui lui conseilla de retourner dans son pays (*ibid.*, n° 10, p. 50).

Le séjour de Lulle à Montpellier fut court. En 1276, il était de nouveau à Majorque, où, avec l'aide de l'Infant Jacques, il fonda le monastère de Miramar (Fig. 5), spécialisé dans l'apprentissage de la langue arabe, approuvé par le pape Jean XXI, dans sa Bulle *Laudanda tuorum* du 16 octobre 1276, où on lit: *In quo tredecim fratres ordinis minorum, qui, iuxta ordinationem et institutionem provincialis ministri, continue in arabico studeant...*¹⁴.



Fig. 5: Monastère de Miramar à Majorque.

Avant le voyage de Raymond à Montpellier, avait eu lieu, du 7 mai au 17 juillet 1274, le deuxième Concile de Lyon. Jacques I^{er} d'Aragon fut l'unique monarque à y assister. Il ne put cependant y être présent jusqu'à la fin, ayant dû regagner son royaume après la deuxième séance conciliaire, le 12 juin. Raymond se trouvait alors encore à Majorque et, par conséquent, ne put rencontrer Jacques I^{er} lorsqu'il passa par la ville de Montpellier, au retour du Concile. Cela explique en partie le silence de Lulle à propos de cette assemblée ecclésiastique qui, pourtant, s'était fixé trois buts qui deviendront les axes de sa vie et de son activité: la réforme de l'Église, la libération de la Terre Sainte de la domination musulmane et l'union des chrétiens.

Il est vrai que Raymond put avoir des nouvelles détaillées des activités du Concile lors du passage à Montpellier de l'évêque de Majorque, Pere de Morella, qui avait assisté au Synode, ou encore plus tard, après son propre retour à Majorque en 1276. Nous pensons que de fait il en était informé, ainsi que des accords conclus au Concile: il devait être au courant de la méfiance papale en ce qui concerne la sincérité du désir d'union de l'Église grecque avec Rome, et par conséquent il devait être conscient du fait que le schisme existait toujours¹⁵, et il devait être aussi au courant du fait qu'il surgissait des difficultés pour la mise en marche de la croisade en Terre Sainte¹⁶, qui semblaient contrecarrer les efforts de l'assemblée.

¹⁴ Sur ce monastère, voir: S. GARCÍAS PALOU, *El Miramar de Ramón Llull*, Palma de Mallorca 1977.

¹⁵ Michel Paléologue n'ayant pu réaliser l'union du clergé grec avec Rome, fut excommunié par le pape Martin V en 1281. De son côté, l'Église orthodoxe, irritée par les humiliations que lui avait infligées le pape de Rome, auquel Miquel VIII avait tenté de la soumettre, l'excommunia à son tour, si bien qu'il mourut excommunié par les deux églises qu'il avait tenté d'unir.

¹⁶ Au Concile de Lyon II, Michel Paléologue, pour satisfaire entièrement le pape, s'était engagé à participer personnellement à la croisade. À la même époque, Philippe III de France, le roi d'Angleterre et le roi d'Aragon avaient également fait le serment d'aller reconquérir la Terre Sainte. Malheureusement, la mort de Grégoire X, le 10 janvier 1276, et après quatre pontificats de courte durée, l'élection de Martin IV, grand ennemi de Michel Paléologue et partisan inconditionnel de Charles d'Anjou, qui voulait restaurer l'Empire latin de Constantinople à son profit, ont fait avorter ses projets.

Connaissant le tempérament de Raymond, il n'est pas difficile d'imaginer qu'après avoir lancé son école de langue arabe à Miramar tant du point de vue matériel que du point de vue structurel et éducatif, il voulut aller s'informer personnellement de la situation de la foi chrétienne dans le monde, s'intéressant aussi bien aux infidèles qu'à ceux qu'il considérait comme schismatiques, les orthodoxes grecs, ou hérétiques, les nestoriens et les jacobites. Rappelons qu'il s'était fixé comme but de sa vie de ramener le monde entier à la foi chrétienne catholique, et que son optimisme ne connaissait pas de bornes, sûr qu'il était de l'infaillibilité de son *Art*, en tant que système inspiré par Dieu¹⁷.

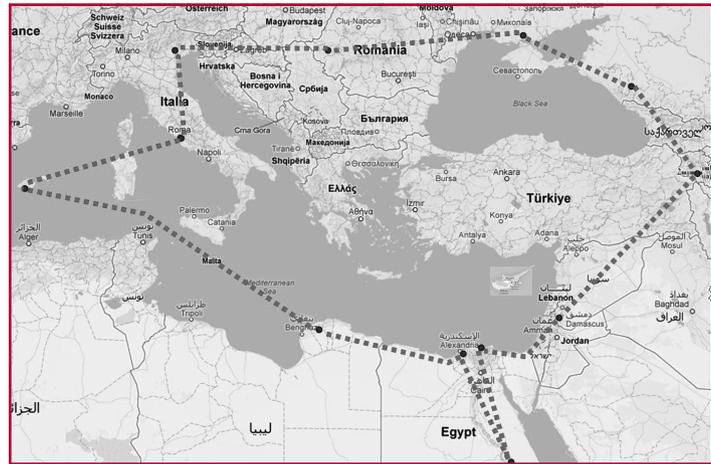


Fig. 6: *Liber de acquisitione Terrae Sanctae*, p. 110.

Le spécialiste des études sur Raymond Lulle, feu l'Abbé Sébastien Garcías Palou, en accord avec l'opinion formulée par d'autres lullistes célèbres, comme Salvador Galmés, E. Longpré, M. André, J. Avinyó, J. Borràs, Francisco Sureda y Blanes et Joaquín Carreras Artau, prouve de façon concluante que, de 1279 à 1282, Raymond Lulle réalisa un voyage en Orient chrétien¹⁸, partant peut-être de Rome et «parcourant presque tout le monde antique»¹⁹. Pour soutenir sa thèse, Garcías Palou s'est basé sur des données biographiques disséminées dans les œuvres de Lulle, à partir desquelles on a pu reconstruire l'itinéraire de son voyage (Fig. 6): «Raymond Lulle serait parti de Rome et se serait dirigé vers le nord de Italie. Il commença donc

¹⁷ Que Raymond ait été convaincu de l'efficacité de son *Art* probatoire, ressort clairement de ce qu'il a écrit dans la demande qu'il présenta à Célestin V en 1294: *Hic idem modus posset teneri cum schismaticis, et esset conveniens, quod illis dicerentur tam fortes rationes et tam necessariae, cum quibus vincerentur omnes illorum objectiones et positiones, et quod illi non possent solvere nostras objectiones, nec destruere nostras positiones: et istis rationibus ita necessariis est multum bene munita sancta Ecclesia. Ego Raymundus Lullus, indignus, aestimo me multas tales habere...* (Petitio Raymundi. Éd. Salzinger, tom. II, Maguntiae 1722, p. 51, cols. 1 et 2). Sur ce sujet on peut consulter S. GARCÍAS PALOU, «San Anselmo de Contorbery y el beato Ramón llull», SL 1 (1957) 69-72.

¹⁸ S. GARCÍAS PALOU, *Ramón Llull en la historia del Ecumenismo*, Éd. Herder, Barcelona 1986, pp. 78-87.

¹⁹ S. GALMÉS, *Dinamisme de Ramon Lulle*, Edición de la Associació per la Cultura de Mallorca, Ciutat de Mallorca 1935, p. 19.

son exploration apostolique par le nord du patriarcat romain, pénétra ensuite sur la terre de ceux qui pour lui étaient des schismatiques, les Grecs du patriarcat de Constantinople, puis suivant les bords de la Mer Noire jusqu'en Géorgie, se rendit en Turquie d'Asie. Traversant alors le patriarcat d'Antioche, il serait arrivé dans la ville sainte de Jérusalem, selon certains auteurs qui interprètent peut-être mal l'affirmation de Raymond disant qu'il avait vu là un autel sur lequel il y avait deux lampes, dont l'une était cassée, texte qui, à notre avis, pourrait se référer plutôt à l'autel de la Nativité dans la basilique de la ville de Bethléem²⁰. De Palestine il serait descendu en Egypte, se serait rendu au patriarcat d'Alexandrie et, remontant le Nil, aurait visité l'Ethiopie. Puis, redescendant vers la côte d'Alexandrie il aurait découvert la petite île de Raiset à laquelle il fera plus tard allusion dans une de ses œuvres²¹. Pendant son séjour en Cyrénaïque, Raymond put rassembler des informations sur l'Afrique centrale, «une terre entourée de sable où se trouve une ville nommée Gana», comme il l'écrira dans son livre *Blanquerna*²², «dont les habitants s'appellent genovins»; «les habitants de ces terres-là, ajoute-t-il ensuite, sont nombreux ; ils sont noirs et n'ont pas de loi».

²⁰ Dans le passage du *Liber de fine* (II, ROL, IX, p. 272) où se trouve la référence aux deux lampes, Raymond, après avoir évoqué la somptuosité de l'autel de la basilique Saint-Pierre à Rome, pour souligner le besoin de reconquérir la Terre Sainte afin de redonner aux lieux sacrés la magnificence qui leur était due, écrit: «Mais il existe un autre autel, qui est le modèle et le maître de tous les autres. Et lorsque je l'ai vu, il y avait posées sur lui (*in ipso*) seulement deux lampes dont l'une était cassée. La ville a été plus ou moins abandonnée de sorte qu'y habitent seulement environ cinq cents personnes, et que de nombreux serpents y vivent dans leurs repaires, bien que cette ville soit la ville suprême parmi toutes au regard de Dieu. Mais voyez dans quelle condition elle se trouve et dans quelle détresse elle se voit réduite. Ne sommes-nous pas des chrétiens? Que sommes-nous donc?» (*ibid.*, p. 273). Jordi Gayà dans son article «El Oriente griego en Ramón Llull» dans J. NADAL CAÑELLAS (éd.), *Relaciones Inéditas entre Grecia y España*, Instituto Cultural «Reina Sofía» de Atenas, 1986, p. 294, étudiant ce texte dont il croit qu'il se réfère à Jérusalem, doute que Raymond ait jamais été personnellement en Terre Sainte, car Jérusalem ne s'est jamais trouvée dans un tel état de détresse. Nous nous demandons si ce texte ne fait pas référence à Bethléem plutôt qu'à Jérusalem. De fait, Bethléem avait été conquise en 1250 par les mamelouks circassiens qui ont mis fin au climat de tolérance et de coexistence ayant jusqu'alors caractérisé l'histoire de la ville. En 1263 ses murailles et ses bastions avaient été démolis et les autorités chrétiennes expulsées. Par la suite, peu à peu, jusqu'à la fin du siècle, des occidentaux, franciscains et augustiniens, avaient pu s'y installer. En 1300 la ville aurait donc bien pu présenter un aspect semblable à celui que décrit Raymond. Sur l'épithète de «la ville suprême parmi toutes» donnée à Bethléem, il ne faut pas oublier que Raymond Lulle était un chrétien d'Occident et que l'Occident a toujours mis l'accent plus sur la naissance de Jésus que sur sa résurrection, quoique liturgiquement Pâques soit la fête chrétienne par excellence. Le christianisme d'Occident est nettement un christianisme d'incarnation, tandis que celui d'Orient est un christianisme de résurrection. Lulle de fait a écrit un livre, son *De natali Pueri Iesu*, sur l'incarnation, tandis que les allusions à la résurrection du Christ sont chez lui plutôt rares.

²¹ *Liber de acquisitione Terrae Sanctae*, p. 110.

²² *Blanquerna*, cap. 84, n. 6, p. 326.

Nous pouvons donc affirmer qu'après 1282, en résultat du susdit voyage, Lulle avait une idée assez précise des croyances des chrétiens qui n'étaient pas en accord avec Rome, ainsi que des religions des autres peuples païens, spécialement des musulmans. Laissons de côté ce que Raymond écrit des nestoriens, jacobites et païens, qui ne rentre pas dans l'objet de cet exposé, et penchons-nous sur ce qu'il dit sur les, d'après son point de vue, schismatiques grecs.

Si, comme nous l'avons évoqué auparavant, dans les premières douze ou treize années de son activité apostolique, Lulle ne dit pas un mot des chrétiens non catholiques romains, son attitude change radicalement au retour de son premier voyage en Orient. La première allusion claire au schisme grec se trouve dans son opuscule *Doctrina pueril*, achevé en 1283 et dédié à son fils Domenic. Voici ce qu'il écrit: «Les Grecs sont des chrétiens, mais ils pèchent contre la Sainte Trinité de notre Seigneur, car ils disent que l'Esprit-Saint procède du Père seul. Mais étant donné qu'ils ont de très bonnes traditions religieuses et sont très proches de la foi catholique, il serait facile de les amener à l'Église romaine, si quelqu'un se donnait la peine d'apprendre leur langue et leur écriture et soit dévoué à Dieu au point de ne pas hésiter à accepter la mort par amour pour lui, et aille leur prêcher l'excellente vérité qui dit que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils»²³.

Comme nous le voyons, ce qu'il dit des Grecs est juste. Ils sont chrétiens et ils ont de très bonnes traditions religieuses. Mais ils sont en désaccord avec la foi catholique romaine, parce que, d'après lui, croire que le Saint-Esprit procède du Père seul est une erreur de dogme. Ce texte se réduit à très peu de lignes, mais il nous apporte une preuve solide de la connaissance directe du monde grec qu'avait Raymond.

À la fin du livre *Doctrina pueril*, s'adressant à son fils, Lulle dit expressément qu'il s'est hâté de terminer cet écrit pour commencer le *Livre de Blanquerna*²⁴.

Le *Livre de Blanquerna*, déjà par son titre, nous renforce dans notre conviction que Raymond a été en personne à Constantinople. Pourquoi Lulle a-t-il donné le nom de

²³ *Doctrina pueril*, n. 4, pp. 128-129.

²⁴ «Je voudrais te parler encore plus de la gloire céleste, mais je me sens impuissant à conter et à exprimer la gloire du paradis; je délaisserai donc ce sujet et je commencerai à parler du *Livre d'Evast et de Blanquerna*.» (*Doctrina pueril*, n. 15, p. 199).

Blanquerna, si insolite en catalan, au protagoniste de son plus fameux roman? Il faut signaler, comme le prouve le meilleur manuscrit de la Chronique de Raymond Muntaner, de 1342, que le nom byzantin de Blaquernes (le palais de Blaquernes à Constantinople)²⁵ est transcrit «Blanquernes». Muntaner connaissait très bien Constantinople; si donc il avait écrit Blanquernes dans sa chronique, on pourrait penser que le «n» marquant la différence entre les deux noms était simplement un «n» euphonique, comme cela arrive pour d'autres patronymes²⁶. Ou pourquoi ne pas croire le professeur José Tarré qui affirme, dans sa publication *Códices lulianos de la Biblioteca de Paris*²⁷, que la forme primitive du nom qui apparaît dans les manuscrits plus anciens du roman de Lulle était Blaquerna?

Quant à la dérivation supposée du nom Blanquerna du mot «blanquer» ou «blanqueria» qui, en catalan, signifient tanneur et tannerie, elle ne nous satisfait nullement, car nous n'y voyons pas la moindre relation avec le personnage. Au contraire, Raymond ayant été à Constantinople et nourrissant une immense dévotion pour la Mère de Dieu (souvenons-nous qu'immédiatement après sa conversion il avait entrepris des pèlerinages aux sanctuaires mariaux les plus fameux, comme celui de Rocamadour), il n'est pas étonnant qu'il ait donné à son personnage principal le nom de l'invocation mariale la plus célèbre de la capitale byzantine: Mère de Dieu de Blaquernes²⁸, à laquelle le peuple des fidèles

²⁵ Voici la description que le juif espagnol Benjamín de Tudela (1130-1173) fait de ce palais dans son fameux *Itinéraire*: «Cet empereur (Manuel I Comnène) a édifié un grand palais sur la côte pour y établir le siège du gouvernement ... et lui donna le nom de Blachernes. Il en a couvert les colonnes et les murs d'un revêtement d'or et d'argent, sur lesquels il a fait graver des représentations de batailles qui avaient eu lieu avant son temps, ainsi que de ses propres batailles. Il y a fait installer un trône pour y siéger. Celui-ci était garni de pierres précieuses d'une valeur incalculable, de façon que la nuit il n'y avait pas besoin d'éclairage, car on pouvait voir à la lumière qui jaillissait des bijoux», *The Itinerary of Benjamin of Tudela*, trad. anglaise de l'original hébreu M. N. Adler, Londres 1907, p. 13.

²⁶ Par exemple, dans ma propre famille, le prénom italien de ma grand'mère paternelle, Marrara, est devenu en espagnol Manrara.

²⁷ *Analecta sacra Tarraconensia* 14 (1941) 159, note 9.

²⁸ Notre-Dame de Blachernes était une des principales églises de Constantinople, la seconde par son importance après Sainte-Sophie, et un des lieux de pèlerinage les plus célèbres. Elle a été probablement construite par Justin I^{er} pour abriter l'icône de la Vierge venue de Jérusalem, comme le disent Procopius et les vers de l'*Anthologie Palatine*. Le temple fut détruit par un incendie à l'époque de Romanos Diogène (1068-1071) et restauré par Andronic le Vieux (1282-1328). Les Vénitiens de la Quatrième Croisade transformèrent l'église en temple latin, mais on a continué à y rendre un culte à Notre-Dame. Plusieurs lettres du pape Innocent IV (1243-1254) à l'archiprêtre de Blachernes sont conservées. L'icône, qui représente la Vierge avec les bras levés en une attitude de prière, portant sur la poitrine un médaillon sur lequel est figuré l'Enfant Jésus en train de bénir, a été cachée à l'époque de l'iconoclasme et retrouvée dans un mur en 1030. Depuis lors, chaque semaine on célébrait une veille mariale devant l'icône, considérée comme miraculeuse. Le plus célèbre des miracles qu'on lui attribuait s'était passé en 626: l'icône était portée en procession le long des remparts de la ville assiégée, alors que l'empereur faisait campagne en Asie Mineure, à la suite d'une veille de prières dans l'église de Blachernes où le peuple chanta debout pendant

de Constantinople attribuait un miracle habituel chaque vendredi au coucher du soleil²⁹. Pour nous, il est donc clair que le personnage du roman de Lulle avait été appelé Blanquerna ou plutôt Blaquerna en signe de dévotion à l'icône constantinopolitaine de la Mère de Dieu (Fig. 7).



Fig. 7: Vierge Blachernitissa, 1474, église de l'Archange Michael, Pedoulas, Chypre (Fondation Culturelle de la Banque de Chypre).

Dans ce roman de *Blanquerna*, entièrement écrit dans l'intention d'offrir un modèle pour la réforme de l'Église, Raymond cite les Grecs au chapitre 61, dans une des plus belles pages louant la piété mariale du Moyen Âge. Blanquerna, qui, dans le roman portant son nom, passe par les diverses fonctions de la hiérarchie ecclésiastique, offrant lors de chacune le modèle pour la réforme qu'il fallait y faire, à l'époque où il était abbé d'un monastère, avait désigné un moine qui devait louer continuellement la Mère de Dieu au nom de toute l'humanité. L'abbé, voulant savoir comment le moine remplissait sa mission, lui demanda de louer Notre-Dame en sa présence. Le moine s'agenouilla alors devant l'image de Marie et prononça cette prière:

«Je vous salue, Marie! Votre serviteur vous salue de la part des anges, des patriarches, des prophètes, des martyrs, des confesseurs et des vierges, comme également de la part de tous les saints du paradis. Je vous salue, Marie! Je vous adresse les salutations de tous les chrétiens, justes et pécheurs. Les justes vous saluent, car vous êtes digne de toute salutation et parce que vous êtes l'espoir de leur salut. Les pécheurs vous saluent aussi et vous demandent pardon; ils espèrent que vous jetterez sur eux un regard de compassion

toute la nuit l'Hymne Akathiste. Les ennemis avars levèrent alors le siège! Sur les circonstances de ce siège, on peut consulter JAMES HOWARD-JOHNSTON, « The siege of Constantinople in 626 », dans *Constantinople and its Hinterland*, publication du Twenty-seventh Spring Symposium of Byzantine Studies, Oxford, avril 1993, éd. Cyril Mango et Gilbert Dagron, Ashgate Publishing (1995), pp. 131-42.

²⁹ V. Grumel, «Le miracle habituel de Notre-Dame des Blachernes», *Echos d'Orient* 30 (1931) 126-146.

et de pitié et que vous intercéderez auprès de votre Fils béni pour attirer sa miséricorde, lui rappelant la grande passion qu'il a subie pour l'expiation de leurs péchés. Je vous salue, Marie! Je vous adresse les salutations des Maures, des Juifs, des Grecs, des Mongols, des Tatars, des Hongrois de la Hongrie Mineure, des Comannes, des Nestoriens, des Russes, des Ginovins, des Arméniens et des Géorgiens. Tous ceux-là, et d'autres encore, schismatiques et infidèles, vous saluent à travers moi, qui suis leur avocat. Dans cette prière de salutations que je vous adresse, je vous les confie afin que votre pieux Fils veuille se souvenir d'eux et leur envoie, par votre intercession, des prédicateurs fervents, capables de les guider et de leur apprendre à vous connaître, vous et votre glorieux Fils. Ils pourront ainsi être sauvés et sauront, de toute leur force, vous servir et vous honorer »³⁰.

Avançant dans le récit du roman, Blanquerna, déjà pape, décrète, entre autres choses, la création d'écoles pour l'apprentissage des langues des pays où il faut prêcher la vraie foi, les pays où habitent les infidèles ou ceux considérés à cette époque comme schismatiques. Le pape Blanquerna divise donc le monde en douze régions à la tête desquelles il met autant de procureurs. Ceux-ci, lisons-nous dans le roman, «amenèrent d'Alexandrie et de Géorgie, d'Inde et de Grèce, pour les faire vivre avec nous, certains chrétiens religieux, dont le dessein apostolique coïncidait avec le nôtre »³¹. Le dialogue avec les Grecs byzantins en leur propre langue était donc dans le programme de Raymond.

Raymond avait certainement une bonne connaissance de la Grèce orthodoxe dont on peut voir les traces dans son œuvre. Le missionnaire majorquin entreprendra d'ailleurs peu après un nouveau voyage en Orient, mais avant cela, s'appuyant sur l'expérience de ses contacts avec le monde byzantin³², il commence à écrire un livre sur ce qu'il croit être, en

³⁰ *Blanquerna*, cap. 61, n° 1-6, p. 327-330. La répétition de l'invocation «Je vous salue, Marie» devant chaque paragraphe de la prière de Raymond rappelle une invocation semblable devant chaque strophe de l'Hymne Akathiste. Serait-ce une confirmation supplémentaire que c'est à Constantinople que Raymond a connu le culte de la Vierge de Blaquernes?

³¹ *Ibid.*, cap. 80, n° 4, p. 297.

³² Garcías Palou dans son livre *Ramon Llull en la historia del Ecumenismo*, chap. III, p. 44, doute que Raymond ait pu entretenir un dialogue avec les byzantins à cause de son ignorance de la langue grecque. À notre avis, cet auteur ne tient pas compte, d'abord, de l'existence depuis toujours, de truchements dans tout le bassin de la Méditerranée qui parlaient toutes les langues, et en deuxième lieu il n'évalue pas à sa juste valeur le caractère de Raymond qui, sans doute, comme il le faisait toujours, aura usé de tous les moyens pour atteindre son but. Par ailleurs, il n'était pas pauvre et pouvait bien s'offrir les services d'un truchement.

accord avec la façon de penser de l'époque, la cause fondamentale de la séparation des Églises d'Orient et d'Occident, c'est-à-dire sur la procession du Saint-Esprit. Et il est convaincu d'un fait valable encore aujourd'hui: l'union des chrétiens ne peut être réalisée par la seule volonté de l'État ou de l'Église. Raymond connaissait sans doute l'échec de la supposée union de Lyon II, imposée par le pape Grégoire X et décrétée par l'empereur Michel VIII contre la volonté du peuple orthodoxe. C'est le peuple des fidèles qui doit être convaincu de la vérité pour que disparaissent les barrières de la division. C'est ici que l'optimisme lullien et sa conviction inébranlable en l'efficacité de son *Art* trouvent leur place. Il faut organiser, dans un esprit fraternel, des discussions pour que les interlocuteurs puissent distinguer d'entre deux positions celle qui est la plus valable. Ainsi donc, Raymond nous présente-t-il alors son *Liber de Sancto Spiritu*, structuré - dit-il - *secundum Artem compendiosam inveniendi veritatem*³³.

Rappelons-nous qu'à cette époque, comme nous venons de le dire, on croyait que la cause du schisme se trouvait dans la différence doctrinale relative à la procession du Saint-Esprit qui, pour les Grecs, procédait du Père, comme le disent les Évangiles (Jn 15,26), tandis que, pour les Latins, il procédait du Père et du Fils (*Filioque*)³⁴.

Le *Liber de Sancto Spiritu* commence par nous présenter deux savants, dont l'un est latin et l'autre grec orthodoxe, qui, le jour de la Pentecôte se rencontrent près d'une belle fontaine. Madame la Sagesse y abreuvait son cheval à l'ombre d'un bel arbre qui portait dix fleurs, sur lesquelles il y avait des lettres écrites en or et en argent. Les savants demandèrent à Madame la Sagesse la signification de ces lettres. Elles représentent, leur répondit la Sagesse, les dix conditions de l'*Art* qui vous permettront de connaître laquelle des deux positions relatives

³³ *Liber de Sancto Spiritu*, II, p. 1, col. 1.

³⁴ Pour l'histoire de l'introduction du terme *Filioque* dans le symbole de la foi de Nicée-Constantinople, voir *DTC*, V, 2309-2343.

à la procession de l'Esprit Saint, la latine et la grecque, est la plus juste, et, par conséquent, celle qui doit être affirmée et retenue. À ce point, Madame la Sagesse s'en alla, mais aussitôt se présenta un musulman qui, après avoir salué les savants, leur expliqua: «Je suis venu ici, à Constantinople, pour me faire chrétien et croire ce qu'enseignent les Grecs. Mais, je suis entré dans une église et j'ai vu là deux hommes, un latin et un grec, qui se disputaient à propos des articles de leur foi, et ils ont provoqué le doute en moi. Ainsi donc je veux aller à Rome pour connaître la vérité, à savoir si la Personne du Saint-Esprit procède du Père et du Fils, ou si, comme dit le Grec, le Saint-Esprit procède du Père seul. Pour cette raison, je ne veux pas recevoir le baptême avant d'avoir acquis la certitude sur cet article de foi»³⁵.

Il devient ici évident que le but primordial que Raymond s'était fixé au commencement de sa vie apostolique était la conversion des musulmans. Et il est convaincu que l'abolition du schisme est absolument nécessaire pour mettre fin au scandale que représente pour les musulmans la division des chrétiens. Dans une œuvre postérieure, il répétera la même chose à propos de la division provoquée dans l'Église par les hérésies des nestoriens et des jacobites.

Au commencement du *Livre sur le Saint-Esprit*, les savants tirent au sort pour savoir lequel des deux chrétiens, le grec ou le latin, doit commencer à exposer sa doctrine. Le sort désigne le grec. Celui-ci énonce sa doctrine sur la procession du Père seul en dix arguments, sans être en aucun moment interrompu par le latin. Seul le musulman lui fait des remarques. Puis, c'est au tour du latin de défendre sa position en dix raisons également. Le grec le laisse parler, et c'est encore le musulman qui avance ses objections.

Comme on peut le voir, la dispute s'est déroulée sans la moindre attaque ou virulence, dans une atmosphère de calme, quasi fraternelle. Et ce qui est encore plus étonnant, c'est qu'à la fin de l'exposé, le sarrasin, qui n'a été convaincu par les arguments ni de l'un ni de l'autre, manifeste, cependant, son désir de rester toute la journée à l'ombre du bel arbre, à méditer sur les raisons données par l'un et par l'autre, avant de décider lequel

³⁵ *Liber de Sancto Spiritu*, p. 2.

des deux possède la vérité. À leur tour, les deux sages chrétiens, remplis de joie, décident de se lier par un accord de partenariat pour le reste de leurs vies, afin d'aller sur les contrées des latins et des grecs, continuant à discuter de laquelle des deux croyances convient le mieux à la Sainte Trinité que tous adorent.

Cette attitude de compréhension, d'impartialité et de respect mutuel de la part d'un apologiste comme Raymond Lulle, est certes la preuve la plus extraordinaire de la grandeur d'âme du missionnaire majorquin³⁶.

Raymond a écrit pendant la période 1283-1300 d'autres œuvres sur le schisme dont la plupart étaient des brochures ou des appels adressés aux papes pour les intéresser à ses projets visant à répandre la foi chrétienne. Pour Lulle, la défense du christianisme devint plus pressante encore à partir de 1291, année où, le 18 mars, sous le pontificat de Nicolas IV, les musulmans prirent d'assaut la ville fortifiée de Saint-Jean d'Acre, le rempart le plus solide des chrétiens, et conquièrent aussi Tyr, Sidon et Beyrouth. La perte de la Palestine et de la Syrie provoqua une vive consternation parmi les chrétiens d'Occident. En vain, le pape Nicolas IV essaya-t-il d'organiser une nouvelle croisade pour reconquérir la Terre sainte. Les documents que Raymond adressa à Nicolas IV en 1292: *Quomodo Terra Sancta recuperari potest*³⁷ et *Tractatus de modo convertendi infideles*³⁸, témoignent des impressions que ces événements ont produites sur lui, et de sa détermination à aider à la reconquête des Lieux Saints et à la réunion des Églises démembrées, prémices nécessaires à la récupération de la Terre Sainte.

Il faut nous arrêter un moment sur ce dernier opuscule. Compte tenu du but qu'il se propose dans cet écrit, l'union ecclésiastique avec les grecs n'est qu'un moyen pour

³⁶ L'attitude favorisant le dialogue et la tolérance de Raymond Lulle, cas unique parmi les apologistes catholiques du Moyen Âge, a attiré l'attention de ceux qui ont approché sa pensée. Voir par exemple: M. BATLLORI, *Verdad y tolerancia. Monográfico Ramón Llull*, éd. Catalònia Cultura, Barcelona 1995, pp. 6-9; F. DE URMENETA, *El pacifismo luliano*, SL 2 (1958) 197-208.

³⁷ Éd. R. BUHOT, *B. Mag. Raimundi Lulli Opera latina*, fasc. III, Mallorca 1954, pp. 96-98. Sur la date de cette œuvre on peut consulter l'article de S. GARCÍAS PALOU, «Por qué la fecha 'M CC IX II' de un documento orientalistico-unionista de Ramón llull debe leerse '1292'», SL 15 (1971) 197-210, où l'auteur prolonge une discussion, à notre avis, parfaitement inutile, sur les chiffres romains de la date. Il est évident que, même s'il n'a pas respecté l'usage correct de la numération latine en écrivant M CC IX II, le copiste n'a certainement voulu indiquer aucune autre date que 1292.

³⁸ *Ibid.*, pp. 99-112. Sur les circonstances de la composition de cet opuscule, Raymond écrit: (*compositus fuit*) *in isto tempore, in quo omnes sunt in tristitia de amissione Terrae Sanctae.*

reconquérir la Terre sainte. Et puisque, dit-il, *spectat ad dominum papam majorem zelum habere ad exaltandam fidem quam ad aliquem alium*³⁹, Raymond propose que le pape aille en personne à la frontière des grecs, accompagné d'un roi et des grand maîtres du Temple, de l'Hôpital et de l'Ordre teutonique, ainsi que de religieux et laïcs *scientes et sapientes in theologia et philosophia, habentes rationes necessarias ad destruendum scisma eorum*. Ceux-ci devraient se rencontrer avec les grecs, invités par le pape, *ad disputandum de fide* et leur déclarer ouvertement *quod si noluerint unire cum Ecclesia, oportebit eos terram amittere et gladium corporale subire*⁴⁰.

On voit ici clairement que Lulle fait la distinction entre l'union avec l'Église romaine en matière de foi, et la soumission des grecs obtenue par les armes. Nous sommes donc amenés à constater qu'il existe une contradiction dans l'esprit de Raymond Lulle, comme d'ailleurs chez les autres penseurs de son époque. Raymond ne cherche pas directement la paix. Celle-ci sera la conséquence naturelle de l'implantation d'une civilisation chrétienne universelle, fruit du dialogue conciliateur des opinions contradictoires. Pour la recherche de cette paix, Raymond admet l'aide de l'épée et du bras séculier, représenté par la chevalerie⁴¹. Celle-ci «a été créée pour maintenir la justice», néanmoins «le chevalier doit être estimé plus pour ses vertus que pour sa lance et son épée»⁴².

Lulle est donc un pacifiste *sui generis*⁴³. Nous devons chercher l'origine de cette attitude dans la *forma mentis* des Européens d'Occident d'alors et, malheureusement, aussi, de beaucoup de ceux qui, de nos jours, sont convaincus de la supériorité de leurs propres valeurs culturelles, religieuses, et même raciales, sur celles du reste du monde. Celui qui réussit à se libérer de ce complexe mental a remporté la plus noble des victoires de l'esprit.

³⁹ *Ibid.*, p. 100.

⁴⁰ *Ibid.* Raymond légitime l'initiative du pape de rencontrer les grecs pour les convaincre de s'unir à lui ou sinon de les châtier, usant du faux argument des deux glaives, selon lequel le pape de Rome aurait pleins pouvoirs tant dans le domaine de la foi et des mœurs (glaive spirituel) que dans le domaine de la politique (glaive temporel), de façon que les rois ne seraient plus que de simples subalternes. Cette théorie bizarre, exposée par Bernard de Clairvaux dans son *Liber de consideratione* (MPL 182, col. 751-752) et consacrée par le despotique Boniface VIII dans sa bulle *Unam sanctam*, expression la plus radicale de la hiérocraie pontificale, fut admise à l'époque quasi comme un dogme de foi.

⁴¹ Lulle est, lui aussi, auteur d'un traité fameux de chevalerie, le *Llibre de l'ordre de cavalleria*, éd. d'Albert Soler i Llopart, Editorial Barcino, Barcelone 1988.

⁴² *Proverbis de Ramon*, éd. *Obres de Ramon Lull*, XIV, Palma de Mallorca 1928, cap. CCLXXV, n° 19, p. 301.

⁴³ On peut voir sur ce thème F. DE URMENTA, «El pacifismo luliano», *SL* 2 (1958) 197-208.

Raymond Lulle y est parvenu en ce qui concerne la compréhension des opinions idéologiques d'autrui, comme nous l'avons vu à propos de son *Livre sur le Saint-Esprit* et nous le verrons encore par la suite. Mais il n'est pas parvenu à se libérer du préjugé de la suprématie latine: «Il est certain - écrit-il dans le *Liber de Sancto Spiritu* - que Rome a toujours été la *caput mundi*», et ainsi, pour bien faire comprendre que la domination romaine doit soumettre à sa puissance le monde entier, il déclare que, «d'après la vie de saint Sylvestre⁴⁴, la possession de Rome a été accordée au Saint Seigneur Apostolique de façon miraculeuse. Étant donné que Dieu a établi saint Pierre administrateur du monde et que ce dernier est allé à Rome, ainsi que saint Paul; étant donné aussi que c'est là que se trouve son tombeau, il est évident que l'empereur romain est supérieur à l'empereur grec. Plus encore, puisque le patriarche grec n'a pas été accordée à l'Église grecque (comme celle de Rome l'a été à l'Église latine), il ressort que les latins mènent une vie meilleure et plus noble que les grecs»⁴⁵.

Les arguments de Raymond, qui sont nettement d'ordre politique, font apparaître une fois de plus la dichotomie de sa pensée. D'un côté, il défend la suprématie du dogme qui doit être prouvée et décidée au moyen de raisons nécessaires; de l'autre, il soutient la suprématie politique et territoriale qui doit être imposée, s'il le faut, par les armes. En tout cas, ce qu'il faut retenir, c'est que, pour Lulle, on ne doit pas mélanger la politique et le dogme, et que la papauté et l'empire, puissances en grande partie mondaines, relèvent de la politique. Voilà pourquoi, dans les discussions avec les non-catholiques en vue de la réunion des églises, il n'aborde jamais le sujet de la primauté romaine⁴⁶.

⁴⁴ Allusion à la *Donatio Constantini*, un faux document du commencement du IX^e siècle, selon lequel l'empereur Constantin le Grand, allant fonder Constantinople, aurait cédé au pape Sylvestre le domaine de Rome et d'autres vastes territoires. Quoique Lorenzo Valla et le cardinal Nicolas de Cusa aient démontré au XV^e siècle la fausseté du document, celui-ci a continué à être présenté par les papes, en même temps qu'un autre faux, les fausses *Décrétales pseudo-Isidoriennes*, comme le fondement indiscutable du pouvoir pontifical, jusqu'à une époque très récente. La bibliographie sur ce faux document est très abondante. Voir par exemple: D. MAFFEI, *La donazione di Costantino nei giuristi medievali*, Milano 1980; L. ROJAS DONAT, *Para una historia del derecho canónico-político medieval: la donación de Constantino*, «Revista de Estudios Histórico-Jurídicos», Valparaiso, 26 (2004) 337-358.

⁴⁵ *Liber de Sancto Spiritu*, part II, chap. IX, p. 9.

⁴⁶ Voir S. GARCÍAS PALOU, *Omisión del tema del primado romano en los tratados y opúsculos orientalistas del beato Ramón Llull*, *El* 1(1957) 245-256.

Raymond, dans ses activités et dans ses œuvres, agit toujours en missionnaire, non pas en théologien, comme le fait Thomas d'Aquin⁴⁷.

La suite de son activité littéraire nous mène en 1294, date à laquelle il écrit son livre le plus important concernant le schisme d'Orient, le *Liber de quinque sapientibus*.

Dans cette œuvre, Lulle nous renvoie au scénario habituel: dans une grande forêt, à l'ombre d'un bel arbre et auprès d'une charmante fontaine, une assemblée de quatre savants, un catholique romain, un grec, un nestorien et un jacobin, disputent, convaincus qu'il faut trouver le moyen de réfuter les erreurs et de se mettre ensemble d'accord sur la vérité. Pour cela, ils décident d'engager un débat général permanent sur les schismes et les différences qui séparent les chrétiens⁴⁸, car, dit le quatrième savant, «la chrétienté, étant exposée à de si nombreux et de si grands dangers, pourquoi tous les chrétiens du monde ne s'uniraient-ils pas, puisqu'ils croient à la Trinité de Dieu et à son Incarnation?». Et il continue en affirmant que si les chrétiens se mettaient d'accord entre eux, ils pourraient facilement vaincre les sarrasins et les convertir, et amener aussi à la foi chrétienne les Tartares et les autres païens⁴⁹.

Les quatre savants se mettent donc d'accord pour commencer leur débat. Ils discutent d'abord de la procession du Saint-Esprit, ensuite de la question des deux personnes distinctes que les nestoriens affirment caractériser le Christ, et finalement de l'unicité de la nature du Christ, patronnée par les jacobins. A ce moment se présente le cinquième savant, un musulman, qui déclare qu'après avoir pratiqué durant toute sa vie la loi mahométane, il

⁴⁷ Voir, par exemple le *Contra errores graecorum* de Thomas d'Aquin, éd. Marietti, *Opuscula theologica*, vol. I, Turin 1954. Dans cet opuscule, c'est de la question de la procession du Saint-Esprit que Thomas traite plus largement; mais il n'oublie pas dans les derniers chapitres de se référer également aux prérogatives de la primauté romaine. Son seul but consiste à renverser la théologie de l'Église grecque. Par contre, pour Raymond Lulle, le but fondamental est de répandre la foi en Jésus-Christ dans le monde entier, en premier lieu chez les schismatiques, afin que ceux-ci aident ensuite à la conversion des musulmans et des Tartares qui n'ont pas de loi. Il le dit clairement dans la *Petitio* adressée au pape Célestin V en 1294: *Conveniret quod Ecclesia recuperaret schismaticos et illos sibi uniret, quos potest recuperare cum disputatione monstrando veritatem, et quod illi sint in errore et Latini in veritate; quia cum illis melius possent destrui saraceni et haberi participatio cum Tartaris* (*Petitio*, p. 51, col. 1).

⁴⁸ Cette assemblée permanente de chrétiens de diverses confessions qui devait continuer ses travaux jusqu'à la disparition complète des schismes et des hérésies, était une idée fixe de Raymond qu'il a exposée dans plusieurs de ses œuvres. Cette assemblée, en vue de l'union plénière de tous les chrétiens, ne devait pas être composée d'évêques - encore une idée propre à Lulle - mais de théologiens capables de convaincre à force de raisons nécessaires. À ce propos, voir: S. Garcías Palou, «Una asamblea cristiana de teólogos, medio ecuménico ideado por Ramón Llull en 1294», *Verdad y Vida* 127 (1974) 375-388.

⁴⁹ *Liber de quinque sapientibus*, p. 24-24.

commence maintenant à avoir des doutes, fondés sur des raisons philosophiques. Il était d'abord allé voir un ermite qui lui avait dit qu'on ne pouvait pas entrer dans la foi par des démonstrations rationnelles. Cette réponse ne le convainquit pas de se faire baptiser, et il s'adressa finalement aux quatre savants pour savoir s'il existait des raisons nécessaires pour le convaincre à se convertir, quoiqu'on ne puisse pas donner une démonstration tangible de la foi chrétienne comme s'il s'agissait d'un théorème géométrique.

Le développement de Raymond sur les trois points dogmatiques dont vont discuter les quatre savants est très intéressant, mais pour nous en tenir à notre sujet, nous allons seulement nous pencher sur la question de la procession du Saint-Esprit, c'est-à-dire sur les divergences entre les dogmes latin et grec. Cela nous donnera une raison de plus, importante à notre avis, pour confirmer que Raymond Lulle était allé à Byzance avant l'année 1294, date de la composition du *Liber de quinque sapientibus*, et pour expliquer pourquoi il expose d'une manière si exacte et si authentique l'opinion dogmatique des grecs⁵⁰. De fait, dans ce livre, il réfute point par point les onze arguments en faveur de la procession du Saint-Esprit à partir du Père seul, développés dans la *Mystagogie* du patriarche Photius⁵¹, mais qu'il ne nomme pas. Sebastián Garcías Palou a consacré différents travaux à l'étude de cette question, qu'il a résumés par la suite dans son article «El tratado *De Spiritu Sancto Mystagogia* de Focio, en el *Liber de Quinque Sapientibus* de Ramón Llull»⁵². L'auteur présente, en deux colonnes face à face, l'opinion de Photius, à droite, et la réfutation de Lulle, à gauche. Il faut dire à l'honneur de Raymond Lulle qu'il fut l'unique théologien d'Occident à étudier directement les sources

⁵⁰ Les spécialistes de Raymond Lulle ont souvent observé qu'il était toujours objectif quand il traitait des grands systèmes religieux d'Orient. Voir par exemple G. GOLUBOVICH, *Biblioteca bio-bibliografica della Terra Santa e dell'Oriente francescano*, Quaracchi 1906, vol. I, p. 377.

⁵¹ MPG 102, col. 793-821. Il en existe une traduction française : *La Mystagogie du Saint-Esprit de Saint Photios*, traduit du grec par l'archimandrite Philarète, éd. Fraternité Orthodoxe Saint Grégoire Palamas, Paris 1991.

⁵² *Revista Española de Teología* 23 (1963) 309-331.

théologiques grecques. Ni Thomas d'Aquin⁵³, ni Anselme⁵⁴, ni Bonaventure⁵⁵, ni Matthieu d'Aquasparta⁵⁶ ne l'avaient fait dans leurs réfutations de la pneumatologie byzantine. Ce fait situe Lulle dans une position singulière, certainement unique, parmi les auteurs du Moyen-Âge latin qui s'intéressèrent aux problèmes créés par le schisme d'Orient.

Comme nous l'avons déjà mentionné, le voyage de Raymond en Orient des années 1279 à 1282 ne fut pas le seul. En 1300, il se trouvait à Majorque, revoyant les écrits philosophiques et théologiques qu'il avait déjà auparavant commencés ou ébauchés, lorsqu'arriva la nouvelle, avec un an de retard, d'une grande victoire de Ghassan de Perse, grand khan des Tartares, sur les musulmans mamelouks de Syrie. Toujours prêt à s'engager pour une grande cause, Raymond décida de faire un voyage en Orient. Il partit sans doute de Majorque vers la fin décembre 1300, date de l'achèvement de son *Libre de Dieu*. Le navire de commerce sur lequel il s'embarqua l'emmena jusqu'à Chypre⁵⁷. C'est là qu'il apprit que la victoire des Tartares à Nedjamâ -el-Morudi, le 23 décembre 1299, ne s'était pas ensuivie de la libération de Jérusalem, malgré l'alliance des Tartares avec le roi Aïto d'Arménie, Henri II de Chypre et les chevaliers du Temple et de l'Hôpital, réfugiés eux aussi à Chypre et retranchés à Limassol, après la chute de la Ville Sainte de Jérusalem.

Pour faire comprendre avec quel zèle Lulle entreprit ce deuxième voyage en Orient, rappelons que les Tartares mongols étaient pour lui un élément important de son organigramme

⁵³ *Contra errores graecorum, Thomae Aquinatis opuscula theologica*, éd. Marietti, Turin 1954.

⁵⁴ *De processione Spiritus Sancti*, MPL 158, col. 285-324.

⁵⁵ *In quatuor libros sententiarum expositio, Sancti Bonaventurae opera omnia*, éd. Lud. Vives, vol. I, Paris 1864, p. 207.

⁵⁶ *Tractatus de aeterna Spiritus Sancti Processione ex Patre Filioque*, editus a Patribus Collegii S. Bonaventurae ad Claras Aquas (Quaracchi) prope Florentiam, 1895.

⁵⁷ Ce voyage est le premier voyage en mer de Raymond dont nous avons la preuve documentée. Ceci nous donne l'occasion de signaler que c'est Raymond Lulle qui a mentionné pour la première fois l'usage de la carte marine et aussi d'un autre instrument de navigation, le compas. À cette époque-là on appelait compas une feuille de parchemin ou de papier où on marquait les différentes directions des vents et les points d'où ils proviennent. Certains livres nautiques désignent Raymond Lulle comme l'inventeur de la boussole que nous connaissons, information qui n'a pu être démontrée, quoiqu'il soit bien établi que c'est à l'époque de Lulle que l'on a commencé à employer cet instrument en Europe. Raymond Lulle, le personnage le plus représentatif de la curiosité scientifique de son temps, eut sans aucun doute une influence notable sur l'école de cartographie majorquine alors naissante qui jouera peu après d'une extraordinaire célébrité avec l'atelier du juif majorquin Jefuda Cresques (1350 – 1410 ou 1427). En fait, Raymond Lulle a été le premier auteur du Moyen Âge qui ait mentionné l'usage des cartes de navigation et les instruments utilisés par les marins de cette époque-là. Dans son livre *Felix. De les maravelles del món (Felix. Sur les merveilles du monde)* Raymond nous informe que les marins majorquins utilisaient des cartes nautiques avant 1286 et que, à Majorque, on fabriquait des instruments destinés à mesurer le temps et la position du Pôle Nord, qu'on utilisait pour les voyages en mer.

renseigner personnellement et *de visu* sur la situation. Et comme à ce moment-là on ne pouvait y aller qu'en traversant l'Asie Mineure jusqu'à la Petite Arménie⁶⁰, il demanda l'aide d'Henri II de Lusignan, roi de Chypre⁶¹, pour obtenir les sauf-conduits nécessaires et pouvoir aller convertir le sultan de Babylone et le roi de Syrie et d'Égypte. Le roi le reçut à Nicosie, dans sa résidence habituelle. Raymond lui demanda également son accord pour engager des débats avec les monophysites, les nestoriens et les infidèles de l'île⁶², mais Henri II ne donna suite à aucune de ces deux requêtes (Fig. 9)⁶³.



Fig. 9: Grand Gros d'argent d'Henri II de Lusignan (Musée municipal Leventeion de Nicosie).

L'attitude du roi de Chypre est en quelque sorte compréhensible. Lorsque le 8 mai 1191 Richard Cœur de Lion conquiert Chypre, l'île appartenait à l'Empire romain d'Orient et ses habitants étaient des chrétiens orthodoxes. Ensuite, comme on le sait, Richard la vendit aux Templiers. La population, qui avait déjà subi précédemment quelques razzias de la part des Templiers, se révolta, et les nouveaux seigneurs n'hésitèrent pas à massacrer les habitants de Nicosie. L'île fut revendue par les Templiers à Guy de Lusignan et la population orthodoxe soumise à la hiérarchie latine, ce qui provoqua la fuite d'une importante partie de la population, en particulier des ecclésiastiques et des moines qui se réfugièrent à Constantinople. Pour le roi Henri II, régner sur une communauté ecclésiastiquement

⁶⁰ Après la conquête de l'Arménie caucasienne (la Grande Arménie) par les Turcs au XI^e siècle, quelques communautés du peuple vaincu se sont établies dans les montagnes de Cilicie, au sud de l'Anatolie méridionale, et y ont fondé un petit état (la Petite Arménie). Un de leurs chefs s'est fait couronner roi en 1198. Située à un carrefour entre les émirats turcs, les États latins de Syrie et, plus tard, l'Empire mongol, la Petite Arménie était en relations constantes avec l'Occident grâce aux croisés qui suivaient les routes de la littoral et aux marchands italiens qui fréquentaient les ports du golfe d'Alexandrette, d'où partaient les caravanes vers l'intérieur du pays.

⁶¹ Henri de Lusignan, qui a succédé à son frère Jean I^{er}, que l'on soupçonnait d'avoir empoisonné, a été roi de Chypre de 1285 à 1324, ainsi que roi de Jérusalem de 1285 à 1291. Une fois Saint-Jean d'Acre tombé au pouvoir des mamelouks, Henri retourna à Chypre. En 1299 il s'allia à Ghazan, le khan mongol de Perse, comme nous l'avons déjà mentionné.

⁶² La *Vita Beati Raimundi Lulli* dit que Raymond avait demandé la permission de prêcher et de disputer avec *quosdam infideles atque scismaticos, videlicet Iacopinos, Nosculinos, Momminos*. Les deux premières appellations sont facilement compréhensibles. Il s'agit des jacobites monophysites et des nestoriens. Quant aux *Momminos* il doit s'agir, par exclusion, des maronites, car on ne connaît l'existence d'aucune autre communauté chrétienne à l'époque dans l'île.

⁶³ «...de la qual cosa lo dit rei de Cipe hac poca cura», dit la *Vita Beati Raimundi Lulli*, n° 34, p. 60.

défavorable et devoir imposer, sous la pression constante de Rome, une hiérarchie latine aux orthodoxes, continuait à lui causer des difficultés. Il n'était donc pas souhaitable d'accorder une permission royale à Raymond pour promouvoir des disputes théologiques.

Quoique Chypre ne fût, selon les plans de Raymond, qu'une étape en vue d'un voyage plus long, son séjour dans l'île ne fut pas sans profit. Nous savons que malgré le peu d'intérêt que lui témoigna Henri II, il fraya avec les nestoriens et les jacobites et qu'il séjourna au monastère de Saint-Jean Chrysostome à Koutsovendis, un couvent byzantin fameux (Fig. 10), où il termina son livre *Rethorica nova*⁶⁴, en septembre 1301.

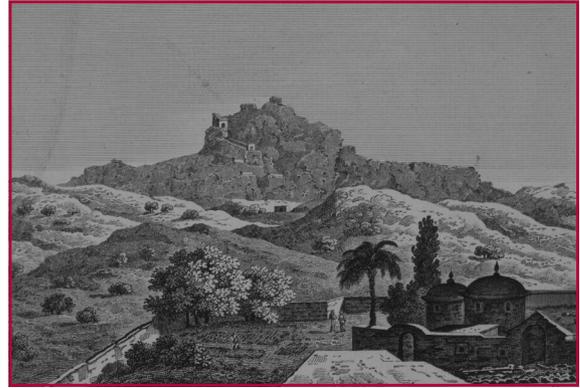


Fig. 10: Monastère de Saint-Jean Chrysostome à Koutsovendis d'après une gravure de Ali Bey Abbassi, 1814 (Fondation Culturelle de la Banque de Chypre).

Nous ne connaissons pas la raison qui le poussa à écrire ce livre pendant son séjour au monastère. Sans doute disposait-il de temps libre et l'art de bien parler en public l'intéressait depuis longtemps. Il en avait parlé dans certaines de ses œuvres précédentes, en particulier dans le *Libre de Contemplació*, la *Doctrina pueril*, *l'Arbor scientiæ* et *l'Aplicació de l'Art general*. L'ultime raison de la composition de ce traité est à chercher dans son souci de l'efficacité de la prédication missionnaire à laquelle il avait voué sa vie. Il suivait ainsi la voie tracée par Augustin d'Hippone qui avait adapté l'art de bien parler reçu des grands rhéteurs romains, à la prédication de l'Évangile, quoiqu'on ne puisse affirmer que le traité lullien *Rhetorica nova* ait quelque rapport que ce soit avec le quatrième livre *De doctrina christiana* de saint Augustin. La nouvelle rhétorique de Lulle exige tout d'abord que la doctrine soit exposée de façon bien ordonnée, pour que devienne clair le développement de l'argumentation (*ut ordo doctrinae pateat*). Ceci dans le but de créer un climat de communication sereine entre les orateurs et les auditeurs (*ut ex hoc loquentium ad audientes mutua pax et amicitia procuretur*). Et, finalement, que toute la beauté du discours soit destinée à l'œuvre de l'évangélisation

⁶⁴ *Istum tractatum compilavit Magister Raimundus Catalanus secundum vulgarem stilum in insula Cypri, in monasterio sancti Iohannis Chrysostomi, anno domini millesimo trecentesimo primo, in mense Septembris, sed eiusdem domini anno millesimo trecentesimo tertio fuit in latinum translatus in Ianua, gloriosa Italiæ civitate* (explicit du livre *Retorica Nova*; sur ce livre voir la note suivante).

(*ut per eam, doctrinam tradere valeamus, que per ipsam et cum ipsa unusquisque sua verba ornare valeat et decore congruo venustare*). Evidemment le style du discours chrétien doit se soumettre au principe fondamental de l'Évangile, qui est celui de la charité, sans quoi le discours sera sans beauté aucune (... *hic est tradenda de ipsa doctrina an in verbis sit aut non, eo quod verba ex caritate prolata tante ex ipsa pulchritudinis speciositate clarescunt, ut sine caritate finaliter nequeant esse pulchra*)⁶⁵.

Sans aucun doute, Raymond eut l'occasion, pendant son séjour à Koutsovendis, de s'entretenir avec les moines. À cette époque le français était la langue imposée dans l'île à cause de la dynastie régnante, mais les moines ne le parlaient probablement pas, et Raymond dut utiliser les services d'un interprète.

Les moines qui habitaient le monastère de Saint-Jean Chrysostome étaient alors peu nombreux et n'étaient sans doute pas spécialement doctes en théologie, et c'est probablement pour cette raison que, une fois son livre fini, Raymond rechercha des cercles plus intéressés par les questions spirituelles où pouvoir tenir des colloques et organiser des débats avec les autres groupes de chrétiens non rattachés à Rome. Il alla donc s'établir à Famagouste où, en décembre 1301, il finit son *Libre de natura*⁶⁶.

Il est fort probable que Raymond ait décidé d'écrire le *Libre de natura*, à la suite des discussions qu'il eut avec les jacobins monophysites (Fig. 11). De fait, ce petit livre est une œuvre philosophico-théologique destinée à clarifier le concept de nature, point-clé de la controverse avec les monophysites d'Orient, qui niaient que Jésus-



Fig. 11: Le patriarche Sévère d'Antioche, théoricien de la branche la plus répandue du monophysisme (Fresque de la Cathédrale Mar Ephrem des syriens orthodoxes d'Alep).

⁶⁵ La *Rhetorica nova* a été éditée par JAUME MEDINA dans *Raimundi Lulli Opera Latina in Cypro, Alleas in Cilicia deque transmarinis veniente, annis MCCCII-MCCCIII compilata*, (Corpus Christianorum – Continuatio medievalis), Turnhout 2005, pp. 3-21 (Introduction) et 22-77 (texte). Le passage cité se trouve à la p. 24.

⁶⁶ *Finivit Raimundus istum librum in Cypro, in civitate Famagustae, mense decembris, anno incarnationis domini nostri Iesu Christi millesimo trecentesimo primo, cuius nomen sit benedictum in saecula saeculorum. Amen* (explicit du livre *Liber de Natura*). Ce livre a été également édité par JAUME MEDINA dans *Raimundi Lulli Opera Latina in Cypro, Alleas in Cilicia deque transmarinis veniente, annis MCCCII-MCCCIII compilata*, (Corpus Christianorum – Continuatio medievalis), Turnhout 2005, pp. 81-101 (Introduction) et 102-137 (texte).

Christ ait eu une nature humaine. La structure du livre suit celle de l'*Art général* lullien dont nous avons parlé auparavant. Raymond le dit lui-même: le livre a été composé «selon la méthode de l'*Art général* (*secundum processum Artis generalis*)» et il se propose «d'étudier, suivant ses principes et règles, la nature et ses énigmes, au moyen du système de l'*Art* (*secundum sua principia et regulas... naturam et secreta sua investigare artificialiter*)». Ainsi donc le livre devient *unum membrum seu una branca Artis generalis*. Le texte de la *Vita* que Raymond Lulle dicta au moine de la chartreuse de Vauvert est ici assez confus. Après qu'il ait été mentionné qu'Henry II n'avait donné suite à aucune de ses requêtes, le texte continue: «Alors Raymond, confiant en l'aide de notre Seigneur, commença à travailler auprès de ceux-là avec la seule aide de Dieu, par moyen de prédications et de débats. Mais s'étant épuisé à prêcher et à enseigner, il finit par tomber gravement malade»⁶⁷. Le texte, nous l'avons vu, mentionnait les deux demandes de Raymond au roi de Chypre: d'une part, pouvoir rencontrer les hérétiques de l'île et organiser des débats avec eux, et, d'autre part, avoir un sauf-conduit pour se rendre en Égypte et en Syrie afin de faire connaître la foi catholique à leurs rois sarrasins. Mais ce «auprès de ceux-là» du texte se rapporte-t-il aux hérétiques de l'île ou aux sarrasins? Dans le premier cas, Lulle n'aurait pas quitté Chypre; dans le second cas, malgré le peu d'intérêt du roi Henri, il serait parti pour la Petite Arménie, chemin obligé pour arriver en Syrie. A vrai dire, si on lit attentivement le texte, on est tenté de pencher pour la première hypothèse, mais un élément nouveau nous contraint à choisir la seconde. Un nouveau livre de Raymond, un catéchisme qu'il intitule *Llibre de què deu home creure de Déu* (*Livre de ce qu'on doit croire sur Dieu*), fut terminé à Ayas, en Arménie Mineure, en janvier 1302. Ayas était le port le plus important de la Cilicie des Arméniens. C'est là que, pour entreprendre son deuxième voyage vers la Chine, avait débarqué Marco Polo, en 1271, décrivant ce port dans son livre *Il milione*, plus connu sous le titre *Les voyages de Marco Polo*, comme une grande ville commerciale.

Comme le fait remarquer à juste titre l'éminent lulliste Jordi Gayá, à Ayas, les francs, en

⁶⁷ *Vita Beati Raimundi Lulli*, n° 34, p. 68: «Tunc Raymundus confidens in illo qui verbum evangelizat in virtute multa (le texte catalan dit: confiant en l'ajuda de nostre Senyor), predicationibus et disputationibus apud illos cepit, cum solo Dei auxilio, viriliter operari. Sed tandem predicationibus et doctrinis insistens, corporali infirmitate non modica gravatus est.»

général, ne faisaient que passer. Aventuriers, chasseurs de fortune, commerçants, voyageurs et mercenaires formaient la majorité de la population de cette ville maritime. Y vivaient aussi des Arméniens qui jouissaient d'une position privilégiée dans leur propre capitale et qui, au point de vue religieux, professaient, du moins pour la plupart, la foi monophysite. Face à cette société hétéroclite Lulle dut se poser une fois de plus la question: comment peut-on proclamer que la religion chrétienne est la vraie si ceux qui la professent l'honorent si peu? La population hétéroclite de ce port, faite en majorité d'hommes éloignés de leurs foyers et soumis à toute sorte d'infortunes, ne savait répondre aux questions les plus élémentaires à propos de leur foi. Raymond, alors, se met à l'œuvre. Pour tous ces chrétiens qui ne savent pas comment exprimer la substance de leur foi ni répondre aux objections des hérétiques et des infidèles, il écrit le *Llibre què deu home creure de Déu*. C'est un bref catéchisme où il expose les vérités fondamentales de la foi et suggère les réponses aux objections qui peuvent venir de la part des sarrasins, des nestoriens, des jacobites et aussi «de ceux qui croient qu'il existe un dieu auteur du mal, ou un dieu qui possède une figure corporelle». Sans doute par ceux-ci veut-il désigner les bouddhistes mongols, car c'est avec eux qu'il fut traité de ces deux croyances lors du débat sur les religions auquel participa le franciscain Guillaume de Rubrouck à la cour du Grand Khan, en 1254⁶⁸.

Raymond avait donc préparé l'outil lui permettant de faire connaître l'essentiel de la foi catholique. Mais il l'avait écrit en catalan et il était évident qu'il fallait le traduire et en multiplier les exemplaires. Peut-être fut-ce dans ce but qu'il prit pour l'aider un prêtre et son servent, de même qu'à Majorque, au début de sa conversion, il avait acheté un esclave more pour apprendre la langue arabe. Et l'histoire se répéta. Le more avait alors tenté de le

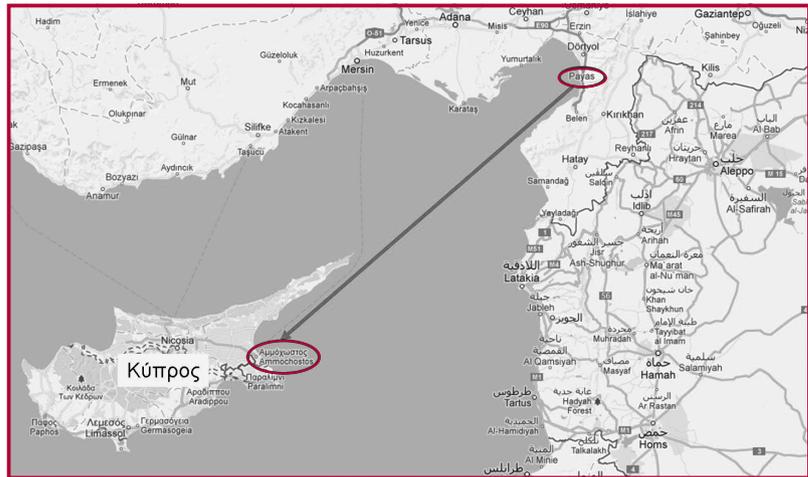
⁶⁸ Guillaume de Rubrouck fut envoyé par son ami intime, le roi de France saint Louis, comme ambassadeur en Mongolie, à la cour du Grand Khan. Le récit de ce voyage, qui a précédé celui de Marco Polo, se trouve dans la lettre en latin qu'au retour de sa mission, le franciscain écrivit à Louis IX (Guillaume de Rubrouck, *Voyage dans l'empire mongol*, (1253-1255), trad. et commentaire Claude et René Kappler, édit. Payot (1983). Réédition 1993 [Imprimerie nationale]). En 1254, Guillaume profita de son séjour en Mongolie pour engager des rencontres et des discussions publiques avec les chrétiens de Karakorum. L'empereur Mongku, ayant eu connaissance de cela, décida d'organiser une controverse entre musulmans, idolâtres, bouddhistes et catholiques. Elle se tint à la veille de la Pentecôte. Les participants durent promettre de ne pas user de «paroles désagréables ou injurieuses à l'égard de leurs contradicteurs, ni provoquer de troubles qui empêchent le débat d'avoir lieu, sous peine de mort». Rubrouck raconte que les nestoriens l'avaient chargé de parler à leur place. Il débat d'entrée de jeu avec un bouddhiste, l'une des célébrités de la Chine. Il raconte l'avoir emporté si vite sur le point de l'unité et de la toute-puissance de Dieu que les sarrasins éclatèrent de rire, mais il note cependant que ce succès d'éloquence ne provoqua aucune conversion. Après la rencontre, les nestoriens et les musulmans chantent ensemble, les bouddhistes se taisent, et, pour finir, tous boivent «copieusement».

tuer⁶⁹ et ici ce sont le prêtre et son servent qui décident de l'empoisonner «pour, de leurs mains criminelles, lui voler ses biens»⁷⁰. Leur stratagème cependant n'aboutit pas, car Raymond «lorsqu'il se rendit compte qu'ils l'empoisonnaient, les congédia poliment»⁷¹.

Après mention de cet épisode, la *Vita* continue: *Perveniens in Famagostam...* que le texte catalan traduit: «E mudà's en la ciutat de Famagosta (Et il s'installa dans la ville de Famagouste)»⁷².

Evidemment, en supposant que ce qui précède ait eu lieu en Arménie, la mention de ce changement de domicile présuppose le voyage de retour de Raymond à Chypre (Fig. 12).

Raymond serait donc revenu à Famagouste d'où il était parti, mais il était accablé de fatigue, car, mis à part le fait qu'il approchait des soixante-dix ans, âge de vieillesse avancée pour l'époque, il faut aussi tenir compte de son état de faiblesse dû à la maladie et à l'empoisonnement subi en Arménie. Trois ans plus tard, dans le *Liber de fine*, il dira à propos de l'Arménie que c'est une des contrées les moins salubres du monde, ajoutant «je le sais bien car j'étais là»⁷³.



12: Le voyage de retour d'Arménie à Famagouste.

⁶⁹ *Sarracenus vero rancore nimio inde concepto ex tunc cepit mente tractare, quomodo dominum suum posset occidere (Vita Beati Raimundi Lulli, n° 11, p. 50).*

⁷⁰ *Duo autem sibi serviebant, clericus scilicet et famulus, qui non ponentes Deum in conspectum suum, sue salutis immemores, cogitarunt viri Dei bona scelerosis manibus extorquere (Ibid., n° 34, p. 68).*

⁷¹ *Ibid*

⁷² *Ibid., n° 35, pp. 68 (texte latin) et 69 (texte catalan).*

⁷³ *Liber de fine, p. 776, lign. 857.*

Que fit-il alors? Le Grand Maître de l'Ordre du Temple se trouvait à Chypre et Raymond le connaissait. Ils s'étaient rencontrés au moins en une occasion, à Naples, lors de la démission de Célestin V de la papauté, le 13 décembre 1294, et de l'élection de son successeur, Boniface VIII, le 24 décembre de la même année. Jacques de Mollay représentait sans doute l'unique porte à laquelle Raymond pouvait aller frapper. Et il le fit. D'après la *Vita*, le Grand Maître «le reçut avec joie» et le garda chez lui jusqu'à ce qu'il eût retrouvé sa pleine santé. Il est dit dans le texte que cela se passa à Limassol. De fait, la Maison du Temple à Famagouste n'était rien d'autre qu'une simple auberge pour les chevaliers de passage. Le siège officiel des Templiers était à Limassol, où ils gardaient leur trésor.

Curieuse coïncidence: en 1314, un an ou deux avant la mort de Raymond, disparaissait le malheureux dernier Grand Maître des Templiers, qui fut brûlé vif, prétendument à cause des crimes présumés de son ordre, mais, en réalité, victime de l'avidité d'un roi sans scrupules et de la lâcheté d'un pape marionnette⁷⁴.

Quand à Raymond, nous apprenons par la *Vita* qu'ayant retrouvé la santé, il s'embarqua sur un navire qui le mena à Gênes⁷⁵.

De retour en Occident, Raymond reprit ses activités, mais il ne put, pendant neuf ans, faire appel aux papes pour les intéresser à la conversion des schismatiques et des musulmans. Succédant à Boniface VIII, décédé le 11 ou le 12 octobre 1303, Benoît XI régna seulement huit

⁷⁴ Il existe encore un autre fait curieux dans la relation de Raymond avec Jacques Molay. Bien que celui-ci se soit comporté avec une grande bonté à l'égard de Raymond, pas un mot d'indignation n'est sorti de la plume de ce dernier lors de l'ignominieux procès intenté aux Templiers. Il demanda seulement que les immenses richesses de l'ordre ne soient pas confisquées par les rois et les ecclésiastiques, mais qu'elles soient réservées exclusivement à la reconquête de la Terre Sainte. Sur ce point, voir S. GARCÍAS PALOU, «Ramón llull y la abolición de los Templarios», *Hispania Sacra* 26, num. 51-52 (1973) 123-136 et J. GARCÍA DE LA TORRE, «La preocupación de Ramón llull por el destino de los bienes del Temple, ante la disolución de la Orden», *SL* 23 (1974) 197-201. Par honnêteté intellectuelle, nous nous demandons si par hasard le comportement de Raymond Lulle en cette circonstance ne lui a pas été dicté par une de ces deux motivations: ou par le sentiment de son impuissance à s'opposer à une décision prise à la plus haute instance, dont il n'était pas à même de juger les raisons, ou plutôt par une sorte de cautèle qui lui conseillait de fermer les yeux pour ne pas perdre une occasion favorable de mener à terme les objectifs qu'il avait poursuivis avec tant d'acharnement dans sa vie. De fait, Philippe le Bel, à qui Raymond avait dédié certaines de ses œuvres et auquel il adressait les louanges les plus flatteuses, écrivait, le 2 octobre 1302, une lettre vantant la doctrine de Lulle et la recommandant dans tous ses domaines. Clément V, de son côté, était le destinataire de trois de ses œuvres: la *Petitio ad Clementem Quintum* (1305), le *Liber de fine* (1305) et le *Liber de acquisitione Terrae Sanctae* (1309). Et Raymond attendait de lui son principal soutien pour la mise en œuvre de ses projets.

⁷⁵ *Vita Beati Raimundi Lulli*, n° 35, p. 69.

mois. Sa mort subite laissa vacant le siège de Rome jusqu'au 5 juin 1305, date à laquelle fut élu Clément V. Raymond, pendant toute cette longue période d'attente, bouillait d'impatience, ne sachant à qui s'adresser pour exposer ses nouveaux plans pour la propagation de la foi catholique qui mettaient à profit les expériences de son dernier voyage en Orient. Toujours aussi zélé, tout en attendant une élection pontificale stable qui eut bientôt lieu en avril 1305, il composa son *Liber de fine*. L'œuvre était achevée lorsque deux mois après, l'Église romaine eut un nouveau guide, Clément V. Celui-ci, allant se faire couronner à Lyon, rencontra Jacques II d'Aragon à Montpellier, et Raymond profita de cette circonstance pour prier le roi, son ami, de remettre personnellement son nouveau livre au pape⁷⁶.

Le *Liber de fine* a été conçu comme la synthèse de tout ce que Raymond avait écrit *ad bonum statum reducere universum, et ad unum ovile catholicum adunire*. Son auteur l'indique dans le prologue: *Libellus iste finis omnium erit dictus*⁷⁷. Ne manquant pas d'audace, il appelle à comparaître devant Dieu, le jour du Jugement, ceux à qui il a montré, par la parole et par l'écrit, comment persuader les schismatiques, les hérétiques et les païens à se retrouver unis dans la foi catholique et qui ne l'ont pas fait⁷⁸. La raison de cette indifférence est que «le bien public, dit-il, n'a pas d'amis, et s'il en a quelques-uns, ceux-ci sont très peu nombreux, car la dévotion et la charité sont presque tombées dans l'oubli de tous»⁷⁹. Il déclare sans ambages qu'il faut blâmer l'Église des schismes qui pourraient disparaître si le pape et les cardinaux voulaient faire mettre en pratique ce qui est enseigné dans ce livre⁸⁰.

⁷⁶ Raymond le dira explicitement dans une autre de ses œuvres, écrite en 1308, la *Disputatio Raimundi christiani et Hamar sarraceni* (*Beati Raymundi Lulii Opera*, éd. Ivo Salzinger, vol. IV, Maguntiae 1729): «De hac materia largius sum locutus in *Libro de Fine*, quem dominus papa habet, quem dominus rex Aragonie missit eum, qui in Monte Pessulano obtulit suam personam, suam terram, suam militiam, suum thesaurum, ad pugnandum contra Sarracenos omni tempore quo placeret domino papae et dominis cardinalibus; et de hoc sum certus, quia ego ibi eram.»

⁷⁷ *Liber de fine*, Prologus, p. 5.

⁷⁸ «... in die iudicii, me excusabo coram supræmo iudice, sic dicendo, et etiam cum digito demonstrando: Domine iudex juste: ece illos, personaliter, quibus dixi, et per scripta, ut melius potui, demonstravi modum per quem, si voluissent, potuissent convertere infideles et reducere nostrae fidei catholicae unitatem ... Tunc super ipsos iudicium quale erit, non est mihi licitum scire, solum illi pertinet, qui scivit omnia ab æterno.» (*Liber de fine*, Prologus, pp. 5-6).

⁷⁹ *Liber de fine*, Prologus, p. 3.

⁸⁰ «Propter defectum Ecclesiae scismatici sunt in mundo, qui possunt destrui, si dominus papa et domini cardinales vellent facere ea, quae in hoc volumine continentur.» (*Liber de fine*, cap. III, p. 50)

Le *Liber de fine* peut donc être considéré comme le testament spirituel de Lulle; il y rassemble toute l'expérience acquise durant ses voyages et dans ses discussions et relations avec les membres d'autres religions ou confessions chrétiennes. Raymond commence par un prologue où il déclare qu'après avoir fait de nombreuses tentatives et écrit de nombreux livres, il va maintenant faire encore un dernier effort; et adoptant un ton apocalyptique, il répète les paroles du Christ: «Que celui qui a des oreilles entende!» (Mat 11,15)⁸¹.

Le *Liber de fine* se compose de deux sections dont la première se subdivise en cinq parties: la première traite de la création de collèges pour l'apprentissage des langues des peuples qu'il faut convertir ou ramener à l'unité catholique, suivant le modèle de son monastère de Miramar; la deuxième, de la conversion des sarrasins; la troisième, de la conversion des juifs; la quatrième, de la disparition des schismes; et, finalement, la cinquième, de la conversion des Tatars ou des païens qui n'ont pas de loi. Dans les parties consacrées à la conversion des musulmans, des juifs et des païens, Raymond résume tout ce qu'il avait écrit dans son *Liber de quinque sapientibus*, et, comme dans le *Liber de Sancto Spiritu*, il y récapitule aussi les arguments visant à encourager les schismatiques à rejoindre l'Église catholique.

La quatrième partie du *Liber de fine*, où il déclare *in libro isto aliqua contra schismaticos volumus pertractare*⁸², Raymond la divise en trois chapitres: *contra grecos*⁸³, *contra jacobinos*⁸⁴ et *contra nestorinos*⁸⁵. Ne nous intéresse que celui qui fait référence aux grecs.

Lulle souligne encore une fois que la cause fondamentale de la division entre les grecs et les latins réside dans la divergence des vues sur la procession du Saint-Esprit. La méthode pour régler ce désaccord lui semble simple et rationnelle: exposer les raisons nécessaires⁸⁶ et voir avec laquelle des deux vues de la question ces raisons s'accordent le mieux. La plus grande concordance des raisons nécessaires avec l'une ou l'autre des opinions théologiques montrera laquelle des deux est la véridique. Confiant en sa propre méthode, Raymond,

⁸¹ *Liber de fine*, Prologus, p. 5.

⁸² *Ibid.*, pp. 27-28.

⁸³ *Ibid.*, pp. 28-36.

⁸⁴ *Ibid.*, pp. 37-41.

⁸⁵ *Ibid.*, pp. 42-50.

⁸⁶ Raymond appelle «raisons nécessaires» des arguments d'ordre philosophique qu'on ne peut pas réfuter, appliqués à justifier ou vérifier des assertions théologiques. Il ne s'agit pas de prouver la foi par le moyen de la raison, mais uniquement de constater la concordance et conformité des vérités de la foi avec les préceptes de la raison, et de cette façon, les corroborer.

pour être plus bref, propose uniquement six raisons nécessaires à l'appui de ses thèses, tout en disant qu'on pourrait en proposer bien d'autres⁸⁷ contrecarrant les vues erronées des grecs, pour leur montrer que leur doctrine n'a pas de fondement.

Première raison - Il est nécessaire que Dieu soit un principe parfait. Mais aucun principe ne peut être parfait s'il n'y a pas en lui: 1) un principe principiant non principié, 2) un principe principié et principiant et 3) un principe principié et non principiant. La conception parfaite de Dieu se trouve uniquement dans la doctrine catholique, car les grecs n'acceptent pas un principe qui soit en même temps principié et principiant, le Fils⁸⁸.

Deuxième raison - Il est nécessaire que les trois Personnes divines soient parfaitement égales entre elles. Selon la doctrine des grecs, il n'en est pas ainsi, car, tandis que le Père a deux rôles (Lulle les appelle «passions»), le premier celui d'engendrer le Fils et l'autre celui d'inspirer le Saint-Esprit, le Fils de son côté n'en a qu'un seul, celui d'être engendré, de même que le Saint-Esprit, qui a seulement celui d'être inspiré. Les grecs n'accordent donc pas à la Trinité l'égalité que lui accordent les latins qui, eux, attribuent deux rôles à chacune des Personnes divines⁸⁹.

Troisième raison - Il est nécessaire que les trois Personnes divines soient en concordance mutuelle. Cette proposition se trouve mieux vérifiée dans la doctrine catholique que dans la doctrine grecque, car, pour les latins, le Père et le Fils constituent un seul et unique principe qui concourt à l'inspiration du Saint-Esprit. Par contre, d'après les grecs, le Saint-Esprit ne procède pas du Fils et, pour cette raison il n'y a pas de concordance entre le Père et le Fils, ni entre le Fils et l'Esprit⁹⁰.

Quatrième raison – Il est nécessaire que la nature des Personnes divines accomplisse un acte commun. Ceci est mieux représenté dans la doctrine latine que dans la doctrine grecque, car d'après les latins, pour le Père et le Fils, la nature agit en engendrant, et pour

⁸⁷ *Ibid.*, p. 36.

⁸⁸ *Ibid.*, pp. 29-31.

⁸⁹ *Ibid.*, pp. 31-32.

⁹⁰ *Ibid.*, pp. 32-33.

le Père et le Fils, la nature agit en expirant l'amour, qui est le Saint-Esprit. En revanche, dans la doctrine des grecs, le lien d'un amour personnel de nature entre le Fils et le Saint-Esprit n'existe pas; la nature divine donc, dans ce cas, serait une nature privée d'acte, ce qui est impossible et faux⁹¹.

Cinquième raison – Il est nécessaire que dans l'essence divine l'«aimer» existe comme liaison entre celui qui aime et celui qui est aimé, de même que le «connaître» doit exister entre celui qui connaît et ce qui est connu, comme doit l'être également le «bien faire», qui doit exister entre celui qui fait le bien et le bien qui est fait. «Ainsi en est-il - conclut Raymond - chez les latins et non pas chez les grecs»⁹².

Sixième raison - Il est nécessaire que les Personnes divines soient extrêmement proches l'une de l'autre et extrêmement éloignées de la séparation mutuelle. Il en est ainsi dans le dogme latin sur la procession du Saint-Esprit, mais non dans le dogme grec. D'après les latins, du fait que le Saint-Esprit procède aussi du Fils, il existe une proximité personnelle entre le Fils et l'Esprit à cause de l'expiration. Au contraire, chez les grecs, le Fils et le Saint-Esprit sont éloignés l'un de l'autre, car il n'y a pas entre eux un acte productif personnel. Ceci peut être représenté par une figure plate, faite de deux lignes qui forment un angle aigu; mais cette figure, pour être complète, nécessite deux autres angles aigus. Autrement dit, le premier angle représente le Père qui engendre le Fils et expire le Saint-Esprit, mais si le Fils n'expire pas lui aussi le Saint-Esprit, il manque alors deux autres angles pour que soit formé un triangle complet, dans lequel les trois angles représentent les trois Personnes divines⁹³.

Vu les arguments proposés ci-dessus, il serait difficile, croyons-nous, de convaincre quelqu'un et de lui faire accepter une position contraire à la sienne. Mais l'optimisme de Lulle et sa conviction en l'efficacité de ses raisons nécessaires n'avaient pas de bornes.

⁹¹ *Ibid.*, pp. 33-34.

⁹² *Ibid.*, p. 34.

⁹³ *Ibid.*, pp. 35ss.

La deuxième partie du *Liber de fine* traite de la croisade pour la reconquête de la Terre Sainte, dont Raymond pense qu'elle sera menée par Jacques II d'Aragon. Nous laisserons de côté cette question qui n'a pas de rapport avec le thème de notre exposé.

Avec le *Liber de fine*, Raymond, comme il l'avait annoncé dans le prologue, devait mettre un point final à sa production apologétique visant à la christianisation du monde entier. Mais, après 1305, les circonstances socio-politiques se modifièrent sensiblement et Lulle crut nécessaire d'adapter les plans qu'il avait précédemment exposés dans cette œuvre. C'est ainsi qu'il compose, en 1309, un opuscule où il traite de nouveau de ceux qu'il considère comme schismatiques, bien que ce nouveau *Liber de acquisitione Terrae Sanctae* ait pour but principal d'intervenir auprès du Saint Siècle en faveur des biens des Templiers⁹⁴. En 1309, l'ordre du Temple n'avait pas été encore dissous, mais Lulle savait que la dissolution allait être décidée par le pape, car il écrit: *Dico quod, posito quod ordo Templariorum destruat, quod bona eorum tradantur magistro generali, militi religioso supradicto, ut thesaurus ecclesiae multiplicetur contra homines infideles*⁹⁵. Ce maître général dont il parle devait être, selon son exposé précédent, le membre d'un ordre militaire, autre que celui du Temple, qui allait prendre la tête des ordres militaires, fusionnés en un seul, et se mettre aussi au service du pape pour diriger la croisade.

Comme nous l'avons remarqué ailleurs, Raymond est avant tout un missionnaire. Son ultime désir est que le monde entier soit chrétien, en commençant par les musulmans, c'est-à-dire ceux qui ont occupé la Terre Sainte que les chrétiens doivent d'abord reconquérir, musulmans qu'il faudra par la suite convertir en les persuadant de la vérité inhérente au christianisme au moyen d'un dialogue fondé sur des raisons nécessaires. En premier lieu, donc, il faut, en ce moment même, en prévision de la situation défavorable que causera la disparition de l'Ordre du Temple pour la reconquête de la Terre Sainte, préparer la croisade et chercher la meilleure manière de la mettre en œuvre. Raymond pense que, pour en assurer la réussite, il faut s'assurer la collaboration de Byzance: «Les villes de Rome et

⁹⁴ «De acquisitione Terrae Sanctae iam feci unum librum – écrit Raymond dans le prologue (p. 104) – et fuit domino papae Clementi quinto presentatus, sed propter casum Templariorum, materiam illius aliquo modo me oportet variare in materia huius libri.»

⁹⁵ *Liber de acquisitione Terrae Sanctae*, p. 115.

de Constantinople, écrit-il, doivent s'allier contre les infidèles, car, dans le passé, c'était grâce au concours de la ville de Constantinople que l'empereur romain obtenait la victoire sur ses ennemis. C'est pour cela que l'accord entre les deux empires est nécessaire pour la reconquête de la Terre Sainte»⁹⁶.

En parlant des deux empires, à quel Empire d'Orient Raymond fait-il référence? Il pense, hélas, à l'Empire latin de Constantinople. La collaboration avec les byzantins est, certes, d'après lui, nécessaire, mais il faut tout d'abord mettre fin au schisme, ce qui ne peut se faire que de deux manières: par le moyen du débat théologique (or celui-ci après le concile de Lyon II se révéla être un échec), ou par la force de l'épée aux mains «du vénérable seigneur Charles (de Valois) et du révérend maître de l'Hôpital»⁹⁷.

Raymond soutient donc ainsi les revendications de Charles de Valois, prétendant au trône latin de Constantinople, qui, à ce moment-là, en 1309, pour l'utiliser à son propre avantage, tâchait de s'assurer le commandement de la Compagnie catalane des Almugavars, mettant à sa tête son propre représentant, Thibault de Chepoy.

C'est la première fois que Lulle défend ouvertement l'idée d'une croisade militaire contre les grecs, qu'il tente de justifier dans la deuxième partie du livre, en disant que cette conquête militaire aurait uniquement pour but de créer un climat favorable afin que puisse être entamé le débat qui, à force d'arguments convaincants, devra amener les grecs à la conversion. Optimisme encore ou plutôt dichotomie de sa pensée? En tout cas, ce projet témoigne de l'impatience et du malaise de Lulle face à une situation du monde où le christianisme – ce christianisme que Raymond voudrait voir régner sur tous les peuples et à la suprématie duquel il a voué toute sa vie et toutes ses forces – au lieu de progresser, recule devant les assauts victorieux de l'Islam.

⁹⁶ *Liber de acquisitione Terrae Sanctae*, p. 108.

⁹⁷ *Liber de acquisitione Terrae Sanctae*, p. 109.

Raymond mourut en 1315, à l'âge de 84 ans. Il avait passé ses premières années «sur les voies de la folie et en œuvres de péché»⁹⁸, mais il consacra le reste de sa vie à rechercher la glorification du Seigneur Jésus-Christ, en prêchant la foi chrétienne dans le monde entier⁹⁹.

Pendant cette longue et active vie d'apostolat, Raymond Lulle fut en contact avec tous les peuples et toutes les religions du monde alors connus. Nous avons voulu examiner plus particulièrement sa relation avec le monde byzantin et avec Chypre. Dès le début nous avons remarqué chez lui une forte sympathie pour le peuple grec: «Les grecs, dit-il, sont chrétiens et ils ont de très bonnes traditions religieuses». Mais il ne peut pas ne pas regretter leur rupture avec les latins à cause de l'erreur concernant le dogme du Saint-Esprit, erreur qui a causé le schisme et empêché l'expansion du christianisme sur les terres d'Orient. Pour refaire l'unité, il propose une méthode infaillible: la discussion à base de raisons nécessaires. Souvenons-nous du climat presque fraternel dans lequel se déroulaient les débats dans le *Livre du Saint-Esprit* et dans celui *des cinq savants*. L'insistance de Lulle sur l'utilisation de sa méthode de discussion par les érudits nous révèle qu'il s'est rendu compte qu'on ne fera jamais l'union des églises en imposant sa volonté et ses idées, car les différences dogmatiques répondent à des convictions profondes de chacun des peuples des deux parties de la chrétienté. Autrement dit, Raymond, réfléchissant sagement sur l'échec de l'union du concile de Lyon II, réalise que le peuple grec s'identifie plutôt avec l'Église qu'avec l'Empire. Cette vision exacte de la réalité deviendra, hélas, évidente après 1453. Lulle a l'honneur d'avoir été le premier chrétien d'Occident à s'en rendre compte.

Vers la fin de sa vie, sous le poids d'événements qui faisaient obstacle à la propagation du christianisme, Raymond a préconisé une solution qu'il n'avait envisagée que dans un cas extrême: la conquête par les armes. C'est pour imposer la paix – disait-il alors – et pouvoir ensuite entamer le dialogue. Nul n'est sans défaut, et le défaut de Raymond a été d'être d'un

⁹⁸ *Libre de Contemplació*, c. 70, n. 17, p. 64.

⁹⁹ Dans le *Libre de contemplació*, Raymond écrit: «J'ai été fou dans les premières années de ma vie et jusqu'à l'âge de trente ans où j'ai commencé à penser à votre sagesse et à désirer mériter vos louanges, en me rappelant de votre passion. Comme le soleil brille avec plus d'éclat à midi, ainsi moi, jusqu'à la moitié de mon âge, j'ai été fou et privé de sagesse; mais votre sagesse, Seigneur, est si grande qu'elle peut m'en donner autant pour le reste de mes jours, pour que toute ma vie soit vouée aux bonnes œuvres» (c. 70, n. 22-23, pp. 65-66).



Fig. 13: Le tombeau de Raymond Lulle dans la basilique de Saint-François de Palma. Œuvre de Francesca Sagrera, sculptée dans l'albâtre en l'année 1487.

caractère trop entier. Son dynamisme le poussa à des exigences impossibles et finalement lui fit trahir ses propres idées.

Quoi qu'il en soit, Raymond Lulle, par l'ingéniosité de ses intuitions mathématiques, par son énergie et son courage à dénoncer l'indifférence des papes et des rois, par son approche personnelle de l'Orient et la perception exacte qu'il eut de l'hellénisme chrétien, est un personnage unique qui doit être compté parmi les personnalités les plus remarquables du Moyen Âge en Occident. Pour nous, Chypriotes et Majorquins, il a l'honneur d'avoir uni nos deux îles en une communion d'idéaux qui, nonobstant leurs différences somme toute non essentielles, tendent à la défense de la liberté et au maintien des valeurs qui sont à la base de notre civilisation chrétienne (Fig. 13).

I – SIGLES ET ŒUVRES DE RAYMOND LULL CITÉS EN ABRÉGÉ

Blanquerna = *Llibre d'Evast i de Blanquerna*, éd. *Obres de Ramon Llull*, vol. IX, Palma de Mallorca 1914.

Doctrina pueril = *Doctrina pueril*, éd. *Obres de Ramon Llull*, vol. I, Palma de Mallorca 1906.

DTC = *Dictionnaire de Théologie Catholique*.

Liber de acquisitione Terrae Sanctae = *Liber de acquisitione Terrae Sanctae*, éd. critique d'E. KAMAR, O. F. M. dans *Studia Orientalia Christiana* (Collect., 6), Le Caire 1961.

Liber de fine = *Liber de fine*, éd. Aloisius Madre, ROL 1981, pp. 249-291.

Liber de natura = *Liber de natura*, éd. Jaume Medina, ROL 2005, pp. 102-137.

Liber de quinque sapientibus = *Liber de quinque sapientibus, Beati Raymundi Lullii Opera*, éd. du texte latin: MOG, vol. II. Nous citerons cependant l'édition du texte catalan: *Disputació de cinc savis*, préparée par Josep Perarnau et publiée dans *l'Arxiu de Textos Catalans Antics*, vol V, pp. 23-187.

Liber de Sancto Spiritu = *Liber de Sancto Spiritu*, MOG, vol. II.

Libre de contemplació = *Libre de contemplació en Déu*, éd. A. M. Alcover et M. Obrador, vol. II, Palma de Mallorca 1909.

MPL = MIGNE, *Patrologia Latina*.

MOG = *Raimundi Lulli Opera Omnia*, éd. I. Salzinger, 8 vols. (Mayance 1721 – 1742)

Petitio = *Petitio in civitate neapolitana Sancto Patri Cœlestino quinto*, MOG, vol. II, pp. 50-51.

Quomodo Terra Sancta recuperari potest, éd. *Beati Magistri Raimundi Lulli Opera Latina*, a Magistris et Professoribus edita Maioricensis Scholae Lullisticae, fasciculum III, Mallorca 1954, pp. 96-98.

Retorica Nova = *Retorica Nova*, éd. Jaume Medina, ROL 2005, pp. 22-77.

ROL = *Raimundi Lulli Opera Latina*, Palma et Turnhout 1959 et ss.

SL = *Estudios Lulianos*, Palma de Majorque, I (1957) – en cours.

SMR = *Studia Monographica et Recensiones*, Palma de Mallorca.

Vita Beati Raimundi Lulli = *Vita Beati Raimundi Lulli*, éd. selon l'édition critique du bollandiste P. Gaiffier, dans *Ramón Llull, Obras literarias*, éd. Miguel Batllori, S. I. et Miguel Caldentey, T. O. R., Biblioteca de Autores Cristianos, Madrid 1948, pp. 46-76.

II - BIBLIOGRAPHIE

AVIYÓ, J., «Breu exposició del sistema científic lul·lià», *Criterion* 2 (1926) 169-183.

BATLLORI, M., «Teoria ed azione missionaria in Raimundo Lullo» dans *Espansione del francescanesimo tra Occidente e Oriente nel secolo XIII*, (Atti del VI Convegno Internazionale di Studi francescani, Assisi 1978) Assisi 1979, 189-211.

ID., «Ramón Llull en el mundo mediterráneo de los siglos XIII y XIV» dans *2.000 años de cristianismo: la aventura cristiana entre el pasado y el futuro*, Madrid 1983.

BONNER, A., «L' Art de Ramon Llull com a sistema lògic», *Randa* 19 (1986) 35-56.

ID., «Ramon Llull: relació, acció, combinatòria i lògica moderna», *SL* 34 (1994) 51-74.

ID., *The Art and Logic of Ramon Llull. A User's Guide*, (Studien und Texte zur Geistesgeschichte des Mittelalters, 95) Leiden-Boston: Brill 2007.

COLOMER, E., «Ramón Llull, ¿precursor de la informática?», *Citima* (Madrid) 81 (1979) 7-44.

ID., «De Ramón Llull a la moderna informática», *SL* 22 (1979) 113-135.

ID., «El pensament ecumènic de Ramon Llull» *Estud. Univ. Cat.* 25 (1983) 61-80.

CRUZ HERNÁNDEZ, M., *El pensamiento de Ramón Llull*, Fundación Juan March, Editorial Castalia, Valencia 1977.

EIJO GARAY, L., «Las 'razones necesarias' del Beato Ramón Llull en el marco de su época», *SL* 9 (1965) 23-38.

ID., «Las dignidades lulianas», *SL* 18 (1974) 26-46.

Elias de tejada, F., *H Βυζαντινή αυτοκρατορία κατά τον Ramon Llull*, Dans *Homenaje a Juan Nadal Cañellas*, Athènes 1992, pp. 179-193.

GARCÍA DE LA TORRE, «Preocupación de Ramón Llull por el destino de los bienes del Temple, ante la disolución de la Orden», *SL* 8 (1979) 197-201

GARCÍAS PALOU, S., «Omisió del tema del Primado Romano en los tratados y opúsculos orientalistas del Beato R. Llull», *SL* 1 (1957) 245-256.

ID., «La controverse sur la procession du Saint-Esprit dans les écrits de Raymond Llull», *SL* 1 (1957) 207-216.

- ID., *El Beato Ramón Llull y las controversias teológicas del Oriente cristiano*. Tesis doctoral inédita, Comillas – Extrait dans *SL* 3 (1959) 161-180.
- ID., «El punto básico del cisma oriental en la mente de Ramón Llull», *SL* 3 (1959) 285-292.
- ID., «La presencia de Focio en una obra del Beato Ramón Llull, en sus relaciones con su supuesta primera estancia en el Oriente cristiano (1279-1281?)», *SL* 6 (1962) 139-150.
- ID., «Las ‘rationes necessariæ’ del Beato Ramón Llull en los documentos presentados por él mismo a la Sede Romana», *SL* 6 (1962) 311-325.
- ID., «El método teológico usado por el Beato Ramón Llull en sus escritos relativos al Cisma Griego, y el de sus coetáneos teólogos latinófonos», *SL* 8 (1964) 215-228.
- ID., «Eficacia del método especulativo, seguido por el Beato Ramón Llull en sus tratados que versan sobre el capital error trinitario de la desmembración oriental», *SL* 9 (1965) 71-84.
- ID., «El cisma oriental en la empresa del Beato Ramón Llull», *SL* 14 (1970) 57-70.
- ID., «Espíritu ecuménico del *Liber de Sancto Spiritu* del Beato Ramón Llull», *Revista Española de Teología* 33 (1973), 411-421.
- ID., «Una asamblea cristiana de teólogos, medio ecuménico de Ramón Llull», *Verdad y Vida* 32 (1974) 375-388.
- ID., «Los diálogos teológicos en el pensamiento ecuménico de Ramón Llull», *Communio* (Sevilla) 7 (1975) 1-15.
- GAYÀ, J., «Atención al Oriente griego y armenio en la misión de Ramón Llull» dans *Relaciones inéditas entre España y Grecia*, éd. Juan Nadal Cañellas, Athènes 1992.
- ID., «Ascensio, Virtus: dos conceptos del contexto original del sistema luliano», *SL* 34 (1994) 3-49.
- ID., «Ramón Llull en Oriente (1301-1302): circunstancias de un viaje», *SL* 37 (1997) 25-78.
- HILLGARTH, J. N., *El problema d'un imperi mediterrani català 1229 – 1327*, Palma 1984.
- LOZANO, P., «Demostrabilidad de los misterios de la fe según Raimundo Lulio», *La ciencia tomista*, VI, 17 (1912) 195-206.
- MARÓSTICA, A. H., «Ars Combinatoria and time: Lull, Leibniz and Peirce», *SL* 22 (1992) 105-134.
- PLATZECK, E. W., «La combinatoria luliana», *Revista de Filosofía* 12 (1953) 125-165 et 13 (1954) 575-609.

- Id., «Ramón Llull entre Oriente y Occidente», *Acta Ordinis Fratrum Minorum* 46 (1977) 48-53
- PROBST, «Lull champion universel de l'unité par inspiration et par tradition», *Estudis Franciscans* (Barcelona) 46 (1934) 290-303.
- RÍQUER, M. de, «Ramon Llull y el respeto a la opinión ajena», dans HEMPEL, *Die ideeFreiheit in der Literaturder romanischen Völker*. Vorträge des Tübingen romanischen Symposiums am 24. und 25. März 1977. Tübingen 1980: 13-25.
- ROSSI, P: *Clavis Universalis: Arti mnemoniche e logica combinatoria da Lulio a Leibniz*, éd. Ricardo Ricardi, Milano-Napoli 1960.
- SALES, T., «La informàtica moderna hereva intel·lectual directa del pensament de Llull», *SL* 38 (1998) 51-61.
- SOLER I LLOPART, A., «Liber super Psalmum *Quicumque* de Ramon Llull i l'opció pels Tàrtars», *SL* 32 (1992) 3-19.
- STOHR, «Las *rationes necessariae* de Ramón Llull, a la luz de sus últimas obras», *SL* 20 (1976) 5-52.
- TRIAS MERCANT, S., «Ramon Llull: defectes i virtuts del millor llibre del món», *Memòries de la Reial Acadèmia Mallorquina d'Estudis Genealògics, Heràldics i Històrics*, 16 (2006) 131-138.
- URMENETA de, F., «El pacifismo luliano», *EL* 2 (1958) 197-208.

Conférences annuelles

1. GEORGES DUBY, *Saint Louis à Chypre*, 17 Octobre 1990, Nicosie 1991.
2. ROBERT S. MERRILLEES, *Nicosia before Nicosia*, 4 October 1991, Nicosia 1992.
3. NICOLA COLDSTREAM, *Nicosia: Gothic City to Venetian Fortress*, 22 October 1992, Nicosia 1993.
4. GIANNI M. PERBELLINI, *The Fortress of Nicosia: Prototype of European Renaissance Military Architecture*, 15 October 1993, Nicosia 1994.
5. ΦΡΟΣΩ ΡΙΖΟΠΟΥΛΟΥ - ΗΓΟΥΜΕΝΙΔΟΥ, *Ο Δραγομάνος Χατζηγεωργάκης Κορνέσιος και η εποχή του*, 3 Νοεμβρίου 1994, Λευκωσία 1995.
6. ΕΛΙΣΑΒΕΤ Α. ΖΑΧΑΡΙΑΔΟΥ, *Η Κύπρος κατά τον πρώτον αιώνα της οθωμανικής κατοχής (1570-1670)*, 25 Νοεμβρίου 1996, Λευκωσία 1997.
7. ΧΡΥΣΟΥΛΑ ΤΖΟΜΠΑΝΑΚΗ, *Ενετικές οχυρώσεις στην Κρήτη και την Κύπρο: ομοιότητες των μνημείων του πολέμου*, 9 Οκτωβρίου 1997, Λευκωσία 1998.
8. ΔΗΜΗΤΡΑ ΠΑΠΑΝΙΚΟΛΑ - ΜΠΑΚΙΡΤΖΗ, *Επιτραπέζια και μαγειρικά σκεύη από τη μεσαιωνική Κύπρο*, 4 Νοεμβρίου 1998, Λευκωσία 1999.
9. ΓΕΩΡΓΙΟΣ ΠΡΟΔΡΟΜΟΥ, *Η ίδρυση του Παγκυπρίου Γυμνασίου: Η εκπαίδευση στην Κύπρο πριν και μετά την ίδρυσή του*, 23 Νοεμβρίου 1999, Λευκωσία 2000.
10. DAVID FRANKEL, *Windows onto the Bronze Age: the view from Nicosia*, 6 November 2000, Nicosia 2001.
11. ΠΟΛΥΧΡΟΝΗΣ Κ. ΕΝΕΠΕΚΙΔΗΣ, *Λευκωσία 1878 - Ώρα Μηδέν: Η φυσιολογία και η ζωή της κυπριακής πρωτεύουσας κατά την αλλαγή της ξενοκρατίας*, 20 Νοεμβρίου 2001, Λευκωσία 2002.
12. ΑΝΔΡΕΑΣ ΝΙΚΟΛΑΪΔΗΣ, *Η κομνηνεία και υστεροκομνημεία μνημειακή τέχνη στην Κύπρο*, 12 Νοεμβρίου 2002, Λευκωσία 2003.

Conférences annuelles à la mémoire de Constantinos Leventis

13. ΙΩΑΝΝΗΣ ΤΑΪΦΑΚΟΣ, *Όταν το φως χορεύει... Σκέψεις για τον ελληνικό πολιτισμό*, 19 Νοεμβρίου 2003, — .
14. THOMAS PALAIMA, *The Triple Invention of Writing in Cyprus and Written Sources for Cypriote History*, 6 November 2004, Nicosia 2005.
15. ΧΑΡΑΛΑΜΠΟΣ ΜΠΑΚΙΡΤΖΗΣ, *Έπαινος από την Ελλάδα: οι αρχαιότητες στην αυγή του είκοστου πρώτου αιώνα*, 14 Νοεμβρίου 2005, Λευκωσία 2006.
16. NICHOLAS JAMES RICHARDSON, *Ancient and Modern Greek Culture: Contrast or Continuity?*, 31 October 2006, Nicosia 2007.
17. ΑΓΓΕΛΟΣ ΔΕΛΗΒΟΡΙΑΣ, *Ο ελληνικός πολιτισμός στα χρόνια της παγκοσμιοποίησης*, 28 Νοεμβρίου 2007, Λευκωσία 2008.
18. Μ. Γ. ΜΕΡΑΚΛΗΣ, *Ποίηση και υπόγεια μνήμη στο λαϊκό πολιτισμό της Κύπρου*, 11 Νοεμβρίου 2008, Λευκωσία 2009.
19. PAUL CARTLEDGE, *Revisiting Ancient Greece: via Alexandria in Egypt*, 20 November 2009, Nicosia 2010.
20. ΔΗΜΗΤΡΗΣ ΠΑΝΤΕΡΜΑΛΗΣ, *Διπλωματία στην Ακρόπολη*, 14 Νοεμβρίου 2011, — .
21. ΣΤΕΦΑΝΟΣ ΓΕΡΟΥΛΑΝΟΣ, *Απολλώνιος ο Κιτιεύς: ένας διάσημος ιατρός της αρχαιότητας*, 20 Νοεμβρίου 2012, — .
22. JUAN NADAL CAÑELLAS, *Chypre et Majorque: deux bastions de la chrétienté méditerranéenne, unis par l'imposante figure de Raymond Lulle*, 26 Novembre 2013, Nicosie 2013.

